



ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME DIXIEME.

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME DIXIEME.

ÉMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat.

Sen. de irâ, L. II c. 13.

TOME DIXIEME.

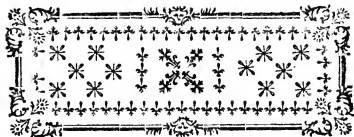


A AMSTERDAM;

Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXXIII.





ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.



Suite du Livre quatrieme.

„ IL y a trente ans que dans une ville
„ d'Italie, un jeune homme expatrié
„ se voyoit réduit à la derniere misere.
„ Il étoit né Calviniste; mais par les
„ suites d'une étourderie, se trouvant
„ fugitif en pays étranger, sans ressource, il changea
„ de religion pour avoir du pain. Il y avoit dans
„ cette ville un Hospice pour les Prosélytes; il y fut
„ admis. En l'instruisant sur la controverse, on
„ lui donna des doutes qu'il n'avoit pas, & on lui
„ apprit le mal qu'il ignoroit : il entendit des
„ dogmes nouveaux; il vit des mœurs encore plus
„ nouvelles; il les vit, & faillit en être la victime.
„ Il voulut fuir, on l'enferma; il se plaignit, on
„ le punit de ses plaintes; à la merci de ses tyrans,
„ il se vit traîter en criminel pour n'avoir pas voulu

„ céder au crime. Que ceux qui ſavent combien la „ premiere épreuve de la violence & de l'injuſtice „ irrite un jeune cœur ſans experience, ſe figurent „ l'etat du ſien. Des larmes de rage couloient de ſes „ yeux, l'indignation l'étouffoit. Il imploroit le „ ciel & les hommes, il ſe confioit à tout le monde, „ & n'étoit écouté de perſonne. Il ne voyoit que de „ vils domeſtiques ſoumis à l'infame qui l'outra- „ geoit, ou des complices du même crime, qui ſe „ railloient de ſa réſiſtance, & l'excitoient à les „ imiter. Il étoit perdu ſans un honnête Eccléſiaſti- „ que qui vint à l'Hoſpice pour quelque affaire, & „ qu'il trouva le moyen de conſulter en ſecret. L'Ec- „ cléſiaſtique étoit pauvre, & avoit beſoin de tout „ le monde, mais l'opprimé avoit encore plus be- „ ſoin de lui, & il n'héſita pas à favoriſer ſon éva- „ ſion, au riſque de ſe faire un dangereux ennemi.

„ Echappé au vice pour entrer dans l'indigence, „ le jeune homme luttoit ſans ſuccès contre ſa deſ- „ tinée; un moment il ſe crut au deſſus d'elle. A la „ premiere lueur de fortune ſes maux & ſon protec- „ teur furent oubliés. Il fut bientôt puni de cette „ ingratitude; & toutes ſes eſpérances s'évanouirent; „ ſa jeuneſſe avoit beau le favoriſer, ſes idées ro- „ maneſques gâtoient tout. N'ayant ni aſſez de talent „ ni aſſez d'adreſſe pour ſe faire un chemin facile; „ ne ſachant être ni modéré ni méchant, il prétendit „ à tant de choſes, qu'il ne ſut parvenir à rien. Re- „ tombé dans ſa premiere détreſſe, ſans pain, ſans „ aſyle, prêt à mourir de faim, il ſe reſſouvint de „ ſon bienfaicteur.

„ Il y retourne, il le trouve, il en eſt bien reçu; „ ſa vue rappelle à l'Eccléſiaſtique une bonne ac- „ tion qu'il avoit faite, un tel ſouvenir réjouit

„ toujours l'ame. Cet homme étoit naturellement „ humain, compatissant; il sentoit les peines d'autrui par les siennes, & le bien-être n'avoit point „ endurci son cœur; enfin les leçons de la sagesse & „ une vertu éclairée avoient affermi son bon naturel. Il accueille le jeune homme, lui cherche un „ un gîte, l'y recommande; il partage avec lui son „ nécessaire, à peine suffisant pour deux. Il fait „ plus; il l'instruit, le console, il lui apprend l'art „ difficile de supporter patiemment l'adversité. Gens „ à préjugés, est-ce d'un Prêtre, est-ce en Italie que „ vous eussiez espéré tout cela ?

„ Cet honnête Ecclésiastique étoit un pauvre Vicaire Savoyard, qu'une aventure de jeunesse „ avoit mis mal avec son Evêque, & qui avoit passé „ les monts pour chercher les ressources qui lui „ manquoient dans son pays. Il n'étoit ni sans esprit, „ ni sans lettres; & avec une figure intéressante, il „ avoit trouvé des protecteurs qui le placerent chez „ un Ministre pour élever son fils. Il préféroit la „ pauvreté à la dépendance, & il ignoroit comment „ il faut se conduire chez les Grands. Il ne resta pas „ long-temps chez celui-ci: en le quittant, il ne „ perdit point son estime, & comme il vivoit sagement, & se faisoit aimer de tout le monde, il se „ flattoit de rentrer en grace auprès de son Evêque, „ & d'en obtenir quelque petite Cure dans les montagnes pour y passer le reste de ses jours. Tel étoit „ le dernier terme de son ambition.

„ Un penchant naturel l'intéressoit au jeune fugitif, & le lui fit examiner avec soin. Il vit que la „ mauvaise fortune avoit déjà flétri son cœur, que „ l'opprobre & le mépris avoient abattu son courage, & que sa fierté, changée en dépit amer,

„ ne lui montroit dans l'injustice & la dureté
„ des hommes, que le vice de leur nature, & la
„ chimere de la vertu. Il avoit vu que la Religion ne
„ sert que de masque à l'interêt, & le culte sacré
„ de sauve-garde à l'hypocrisie; il avoit vu dans la
„ subtilité des vaines disputes, le Paradis & l'Enfer,
„ mis pour prix à des jeux de mots; il avoit vu
„ la sublime & primitive idée de la Divinité,
„ defigurée par les fantasques imaginations des
„ hommes; & trouvant que, pour croire en Dieu,
„ il falloit renoncer au jugement qu'on avoit reçu
„ de lui, il prit dans le même dédain nos ridicules
„ rêveries, & l'objet auquel nous les appliquons:
„ sans rien savoir de ce qui est, sans rien imaginer
„ sur la génération des choses, il se plongea dans
„ sa stupide ignorance, avec un profond mépris
„ pour tous ceux qui pensoient en savoir plus que
„ lui.

„ L'oubli de toute Religion conduit à l'oubli des
„ devoirs de l'homme. Ce progrès étoit déjà plus
„ d'à moitié fait dans le cœur du libertin. Ce
„ n'étoit pas pourtant un enfant mal né; mais l'in-
„ crédulité, la misere, étouffant peu à peu le natu-
„ rel, l'entraînoient rapidement à sa perte, & ne
„ lui préparoient que les mœurs d'un gueux, &
„ la morale d'un Athée.

„ Le mal, presque inévitable, n'étoit pas absolu-
„ ment consommé. Le jeune homme avoit des con-
„ noissances, & son éducation n'avoit pas été né-
„ gligée. Il etoit dans cet âge heureux, où le sang
„ en fermentation commence d'échauffer l'ame sans
„ l'asservir aux fureurs des sens. La sienne avoit
„ encore tout son ressort. Une honte native, un
„ caractere timide suppléoient à la gêne, & pro-

geoient pour lui cette époque dans laquelle s maintenez votre Eleve avec tant de foins, xemple odieux d'une dépravation brutale, & 1 vice fans charme, loin d'animer fon imagi- on, l'avoit amortie. Long-temps le dégoût tint lieu de vertu pour conferver fon innoce; elle ne devoit fuccomber qu'à de plus ces féductions.

'Eccléfiaftique vit le danger & les reffources. difficultés ne le rebuterent point; il fe comfoit dans fon ouvrage, il réfolut de l'achever, de rendre à la vertu la victime qu'il avoit chée a l'infamie. Il s'y prit de loin pour exé- r fon projet; la beauté du motif animoit fon rage, & lui infpiroit des moyens dignes de on zele. Quel que fût le fuccès, il étoit fûr n'avoir pas perdu fon temps: on reuffit toures quand on ne veut que bien faire.

commença par gagner la confiance du Profé-, en ne lui vendant point fes bienfaits, en fe rendant point importun, en ne lui faifant nt de fermons, en fe mettant toujours à fa tée, en fe faifant petit pour s'égaler à lui. toit, ce me femble, un fpectacle affez tount de voir un homme grave devenir le camae d'un poliffon, & la vertu fe prêter au ton la licence, pour en triompher plus furement. and l'étourdi venoit lui faire fes folles confiices, & s'épancher avec lui, le Prêtre l'écou-, le mettoit a fon aife; fans approuver le mal, intéreffoit à tout. Jamais une indifcrete cene ne venoit arrêter fon babil, & refferrer fon ar. Le plaifir avec lequel il fe croyoit écouté, mentoit celui qu'il prenoit à tout dire. Ainfi

„ se fit sa confession générale, sans qu'il songeât à
„ rien confesser.

„ Après avoir bien étudié ses sentimens & son
„ caractere, le Prêtre vit clairement que, sans
„ être ignorant pour son âge, il avoit oublié tout
„ ce qu'il lui importoit de savoir, & que l'opprobre
„ où l'avoit réduit la fortune, étouffoit en lui tout
„ vrai sentiment du bien & du mal. Il est un degré
„ d'abrutissement qui ôte la vie à l'ame; & la voix
„ intérieure ne sait point se faire entendre à celui
„ qui ne songe qu'à se nourrir. Pour garan-
„ tir le jeune infortuné de cette mort morale dont
„ il etoit si près, il commença par réveiller en lui
„ l'amour propre & l'estime de soi-même. Il lui
„ montroit un avenir plus heureux dans le bon
„ emploi de ses talens; il ranimoit dans son cœur
„ une ardeur généreuse, par le récit des belles
„ actions d'autrui; en lui faisant admirer ceux
„ qui les avoient faites, il lui rendoit le désir d'en
„ faire de semblables. Pour le détacher insensible-
„ ment de sa vie oisive & vagabonde, il lui faisoit
„ faire des extraits de livres choisis; & feignant
„ d'avoir besoin de ces extraits, il nourrissoit en
„ lui le noble sentiment de la reconnoissance. Il
„ l'instruisoit indirectement par ces livres; il lui
„ faisoit reprendre assez bonne opinion de lui-même
„ pour ne pas se croire un être inutile à tout bien,
„ & pour ne vouloir plus se rendre méprisable à ses
„ propres yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art qu'employoit
„ cet homme bienfaisant, pour elever insensible-
„ ment le cœur de son Disciple au dessus de la bas-
„ sesse, sans paroître songer à son instruction. L'Ec-
„ clesiastique avoit une probité si bien reconnue,

„ & un diſcernement ſi ſûr, que pluſieurs perſon-
„ nes aimoient mieux faire paſſer leurs aumônes par
„ ſes mains, que par celles des riches Curés des
„ Villes. Un jour qu'on lui avoit donné quelque
„ argent à diſtribuer aux pauvres, le jeune homme
„ eut à ce titre la lâcheté de lui en demander. Non,
„ dit il, nous ſommes freres, vous m'appartenez,
„ & je ne dois pas toucher à ce dépôt pour mon
„ uſage. Enſuite il lui donna de ſon propre argent
„ autant qu'il en avoit demandé. Des leçons de cette
„ eſpece ſont rarement perdues dans le cœur des
„ jeunes gens qui ne ſont pas tout-à-fait corrompus.

„ Je me laſſe de parler en tierce perſonne, &
„ c'eſt un ſoin fort ſurperflu, car vous ſentez bien,
„ cher Concitoyen, que ce malheureux fugitif c'eſt
„ moi-même : je me crois aſſez loin des déſordres
„ de ma jeuneſſe pour oſer les avouer ; & la main
„ qui m'en tira mérite bien qu'aux dépens d'un
„ peu de honte, je rende au moins quelque hon-
„ neur à ſes bienfaits.

„ Ce qui me frappoit le plus, étoit de voir dans
„ la vie privée de mon digne Maitre, la vertu ſans
„ hypocriſie, l'humanité ſans foibleſſe, des diſcours
„ toujours droits & ſimples, & une conduite tou-
„ jours conforme à ſes diſcours. Je ne le voyois
„ point s'inquiéter ſi ceux qu'il aidoit alloient à
„ Vêpres, s'ils ſe confeſſoient ſouvent, s'ils jeu-
„ noient les jours preſcrits, s'ils faiſoient maigre ;
„ ni leur impoſer d'autres conditions ſemblables,
„ ſans leſquelles, dût-on mourir de miſere, on n'a
„ nulle aſſiſtance à eſpérer des dévots.

„ Encouragé par ſes obſervations, loin d'étaler
„ moi-même à ſes yeux le zele affecté d'un nouveau
„ converti, je ne lui cachois point trop mes ma-

„ nieres de penser, & ne l'en voyois pas plus scandalisé. Quelquefois j'aurois pu me dire: il me „ passe mon indifférence pour le culte que j'ai embrassé, en faveur de celle qu'il me voit aussi pour „ le culte dans lequel je suis né; il sait que mon „ dédain n'est plus une affaire de parti. Mais que „ devois-je penser quand je l'entendois quelquefois „ approuver des dogmes contraires à ceux de l'Eglise „ Romaine, & paroître estimer médiocrement toutes ses cérémonies? Je l'aurois cru Protestant déguisé, si je l'avois vu moins fidelle à ces mêmes „ usages dont il sembloit faire assez peu de cas; mais „ sachant qu'il s'acquittoit sans témoins de ses devoirs de Prêtre aussi ponctuellement que sous les „ yeux du Public, je ne savois plus que juger de „ ces contradictions. Au défaut près, qui jadis avoit „ attiré sa disgrace, & dont il n'étoit pas trop bien „ corrigé, sa vie étoit exemplaire, ses mœurs etoient „ irréprochables, ses discours honnêtes & judicieux. „ En vivant avec lui dans la plus grande intimité, „ j'apprenois a le respecter chaque jour davantage: „ & tant de bontés m'ayant tout-à-fait gagné le „ cœur, j'attendois avec une curieuse inquiétude „ le moment d'apprende sur quel principe il fondoit l'uniformité d'une vie aussi singuliere.

„ Ce moment ne vint pas si-tôt. Avant de s'ouvrir à son Disciple, il s'efforça de faire germer „ les semences de raison & de bonté qu'il jetoit dans „ son ame. Ce qu'il y avoit en moi de plus difficile à „ detruire, étoit une orgueilleuse mysanthropie, „ une certaine aigreur contre les riches & les heureux du monde, comme s'ils l'eussent été à mes „ dépens, & que leur prétendu bonheur eût été „ usurpé sur le mien. La folle vanité de la jeunesse „ qui regimbe contre l'humiliation, ne me donnoit

„ que trop de penchant à cette humeur ; & l'amour „ propre que mon Mentor tâchoit de réveiller en „ moi, me portant à la fierté, rendoit les hommes „ encore plus vils à mes yeux, & ne faisoit qu'ajou- „ ter pour eux le mépris à la haine.

„ Sans combattre directement cet orgueil, il „ l'empêcha de se tourner en dureté d'ame ; & sans „ m'ôter l'estime de moi-même, il la rendit moins „ dédaigneuse pour mon prochain. En écartant tou- „ jours la vaine apparence, & me montrant les „ maux réels qu'elle couvre, il m'apprenoit à dé- „ plorer les erreurs de mes semblables, à m'atten- „ drir sur leurs miseres, & à les plaindre plus qu'à „ les envier. Emu de compassion sur les foiblesses „ humaines, par le profond sentiment des siennes, „ il voyoit par-tout les hommes victimes de leurs „ propres vices & de ceux d'autrui ; il voyoit les „ pauvres gémir sous le joug des riches, & les riches „ sous le joug des préjugés. Croyez-moi, disoit-il, „ nos illusions, loin de nous cacher nos maux, les „ augmentent, en donnant un prix à ce qui n'en a „ point, & nous rendant sensibles à mille fausses „ privations que nous ne sentirions pas sans elle. „ La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout „ ce qui peut la troubler : l'homme qui fait le plus „ de cas de la vie, c'est celui qui sait le moins en „ jouir ; & celui qui aspire le plus avidement au „ bonheur, est toujours le plus misérable.

„ Ah, quels tristes tableaux, m'écriois-je avec „ amertume ! s'il faut se refuser à tout, que nous „ a donc servi de naître ? Et s'il faut mépriser le „ bonheur même, qui est-ce qui sait être heureux ? „ C'est moi, répondit un jour le Prêtre, d'un ton „ dont je fus frappé. Heureux, vous, si peu fortuné, „ si pauvre, exilé, persécuté, vous êtes heureux !

„ Et qu'avez-vous fait pour l'être ? Mon enfant,
„ reprit-il, je vous le dirai volontiers.

„ Là-dessus il me fit entendre qu'après avoir reçu
„ mes confessions, il vouloit me faire les siennes.
„ J'épancherai dans votre sein, me dit-il, en m'em-
„ brassant, tous les sentimens de mon cœur. Vous
„ me verrez, sinon tel que je suis ; au moins tel que
„ je me vois moi-même. Quand vous aurez reçu
„ mon entiere profession de foi, quand vous con-
„ noîtrez bien l'état de mon ame, vous saurez pour-
„ quoi je m'estime heureux, &, si vous pensez
„ comme moi, ce que vous avez à faire pour l'être.
„ Mais ces aveux ne sont pas l'affaire d'un moment ;
„ il faut du temps pour vous exposer tout ce que je
„ pense sur le sort de l'homme, & sur le vrai prix
„ de la vie ; prenons une heure, un lieu commode,
„ pour nous livrer paisiblement à cet entretien.

„ Je marquai de l'empressement à l'entendre. Le
„ rendez-vous ne fut pas renvoyé plus tard qu'au
„ lendemain matin, on étoit en Eté ; nous nous
„ levâmes à la pointe du jour. Il me mena hors de
„ la ville, sur une haute colline, au dessous de
„ laquelle passoit le Pô, dont on voyoit le cours à
„ travers les fertiles rives qu'il baigne. Dans l'éloi-
„ gnement, l'immense chaîne des Alpes couronnoit
„ le paysage. Les rayons du Soleil levant rasoient
„ déjà les plaines, & projetant sur les champs, par
„ longues ombres, les arbres, les côteaux, les mai-
„ sons, enrichissoient de mille accidens de lumiere
„ le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être
„ frappé. On eût dit que la nature étaloit à nos yeux
„ toute sa magnificence, pour en offrir le texte à
„ nos entretiens. Ce fut là qu'après avoir quelque
„ temps contemplé ces objets en silence, l'homme
„ de paix me parla ainsi : „

PROFESSION
DE FOI
DU VICAIRE
SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des discours savans, ni de profonds raisonnemens. Je ne suis pas un grand Philosophe, & je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: si je pense bien, la raison nous est commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi?

Je suis né pauvre & paysan destiné par mon état à cultiver la terre; mais on crut plus beau que j'apprisse à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Assurément ni mes parens ni moi ne songions guere

à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile; mais ce qu'il falloit sçavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'apprisse ; je dis ce qu'on vouloit que je disse; je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre : mais je ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conscience est l'ouvrage des préjugés ; cependant je sais par mon expérience qu'elle s'obstine à suivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous defendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raison ce qu'elle nous prescrit. O bon jeune homme! elle n'a rien dit encore à vos sens : vivez long-temps dans l'état heureux où sa voix est celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offense encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut commencer par apprendre à résister, pour sçavoir quand on peut céder sans crime.

Dès ma jeunesse j'ai respecté le mariage comme la premiere & la plus sainte institution de la Nature. M'etant ôté le droit de m'y soumettre, je résolus de ne le point profaner; car malgré mes classes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & simple, j'avois conservé dans mon esprit toute la clarté des lumieres primitives : les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations que dictent les sophismes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il fallut expier le scandale; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes

ſcrupules que de mon incontinence ; & j'eus lieu de comprendre, aux reproches dont ma diſgrace fut accompagnée, qu'il ne faut ſouvent qu'agraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un eſprit qui réfléchit. Voyant par de triſtes obſervations renverſer les idées que j'avois du juſte, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues : celles qui me reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir par lui-même, je ſentis peu à peu s'obſcurcir dans mon eſprit l'évidence des principes ; & réduit enfin à ne ſavoir plus que penſer, je parvins au même point où vous êtes, avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'etois dans ces diſpoſitions d'incertitude & de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible ; il n'y a que l'intérêt du vice ou la pareſſe de l'ame qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire ; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc ſur le triſte ſort des mortels flottans ſur cette mer des opinions humaines, ſans gouvernail, ſans bouſſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes ſans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois : j'aime la vérité, je la cherche, & ne puis la reconnoître ; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché ; pourquoi faut-il qu'elle ſe dérobe à l'empreſſement d'un cœur fait pour l'adorer ?

Quoique j'aie souvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie aussi constamment désagréable que dans ces temps de troubles & d'anxiétés, où, sans cesse errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obscurité, contradictions sur la cause de mon être, & sur la regle de mes devoirs.

Comment peut-on être sceptique par système, & de bonne-foi? je ne saurois le comprendre. Ces Philosophes, ou n'existent pas, ou sont les plus malheureux des hommes. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connoître, est un état trop violent pour l'esprit humain; il n'y résiste pas long-temps, il se décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux se tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Eglise qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un seul point rejeté me faisoit rejeter tout le reste; & que l'impossibilité d'admettre tant de décisions absurdes, me détachoit aussi de celles qui ne l'étoient pas. En me disant, croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne savois plus où m'arrêter.

Je consultai les Philosophes, je feuilletai leurs livres; j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; & ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphant quant ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer; les écouter,

toit pas le moyen de sortir de mon incertude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est premiere cause de cette prodigieuse diversité de itimens, & que l'orgueil est la seconde. Nous ivons point les mesures de cette machine immen- nous n'en pouvons calculer les rapports, nous en connoissons ni les premieres loix, ni la cause ale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne nnoissons ni notre nature, ni notre principe actif; peine savons-nous si l'homme est un être simple i composé; des mysteres impénétrables nous enronnent de toutes parts; ils sont au dessus de la gion sensible : pour les percer nous croyons avoir : l'intelligence, & nous n'avons que de l'imanation. Chacun se fraie, à travers ce monde imanaire, une route qu'il croit la bonne; nul neut savoir si la sienne mene au but : cependant ous voulons tout pénétrer, tout connoître. La seule iose que nous ne savons point, est d'ignorer ce ie nous ne pouvons savoir. Nous aimons mieux ous déterminer au hasard, & croire ce qui n'est is, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir : qui est. Petite partie d'un grand tout dont les ornes nous échappent, & que son Auteur livre à os folles disputes, nous sommes assez vains pour ouloir décider ce qu'est ce tout en lui-même, & e que nous sommes par rapport à lui.

Quand les Philosophes seroient en état de décourir la vérité, qui d'entr'eux prendroit intérêt à lle? Chacun sait bien que son systême n'est pas nieux fondé que les autres; mais il le soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le

menſonge qu'il a trouvé, à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où eſt celui qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer ? Pourvu qu'il s'éleve au deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus ! L'eſſentiel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les Croyans il eſt Athée, chez les Athées il ſeroit Croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intereſſoit immédiatement ; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis : conſultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou du moins mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraiſemblance, & que l'aſſentement intérieur s'y prêtoit, ou s'y refuſoit à différentes meſures. Sur cette premiere obſervation, comparant entr'elles toutes ces différentes idées dans le ſilence des pré-

s, je trouvai que la premiere, & la plus com-
ie, étoit aussi la plus simple & la plus raison-
e, & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous
suffrages, que d'avoir été proposée la derniere.
ginez tous vos Philosophes anciens & moder-
, ayant d'abord épuisé leurs bizarres systêmes
forces, de chances, de fatalité, de nécessité,
omes, de monde animé, de matiere vivante,
natérialisme, de toute espece, & après eux tous
ustre Clarke éclairant le monde, annonçant enfin
re des Etres & le dispensateur des choses. Avec
lle universelle admiration, avec quel applaudis-
ent unanime n'eût point été reçu ce nouveau
ême, si grand, si consolant, si sublime, si pro-
à élever l'ame, à donner une base à la vertu,
en même temps si frappant, si lumineux, si sim-
, &, ce me semble, offrant moins de choses in-
npréhensibles à l'esprit humain, qu'il n'en
uve d'absurdes en tout autre systême! Je me di-
: les objections insolubles sont communes à
s, parce que l'esprit de l'homme est trop borné
ur les résoudre; elles ne prouvent donc contre
cun par préférence; mais quelle différence entre
preuves directes! Celui-là seul qui explique tout,
doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de
ficulté que les autres.

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour
ute Philosophie, & pour toute méthode une regle
cile & simple, qui me dispense de la vaine subti-
é des argumens, je reprends, sur cette regle,
xamen des connoissances qui m'intéressent, résolu
admettre pour évidentes toutes celles auxquelles,
ns la sincérité de mon cœur, je ne pourrai refuser
on consentement; pour vraies, toutes celles qui

me paroîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premieres ; & de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejeter ni les admettre, & sans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui suis-je ? Quel droit ai-je de juger les choses, & qu'est-ce qui détermine mes jugemens ? s'ils sont entraînés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches ; elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes, sans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards sur moi, pour connoître l'instrument dont je veux me servir, & jusqu'à quel point je puis me fier à son usage

J'existe, & j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frappe, & à laquelle je suis forcé d'acquiescer. Ai-je un sentiment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations ? Voilà mon premier doute qu'il m'est, quant à présent, impossible de résoudre. Car étant continuellement affecté de sensations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je savoir si le sentiment du *moi* est quelque chose hors de ces mêmes sensations, & s'il peut être indépendant d'elles ?

Mes sensations se passent en moi, puisqu'elles me font sentir mon existence ; mais leur cause m'est étrangere, puisqu'elles m'affectent malgré que j'en aie, & qu'il ne dépend de moi, ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma sensation, qui est moi, & sa cause ou son objet, qui est hors de moi, ne sont pas la même chose.

Ainsi, non seulement j'existe, mais il existe d'autres êtres, savoir les objets de mes sensations,

& quand ces objets ne seroient que des idées, toujours est-il vrai que ces idées ne sont pas moi.

Or, tout ce que je sens hors de moi & qui agit sur mes sens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainsi toutes les disputes des Idéalistes & des Matérialistes ne signifient rien pour moi: leurs distinctions sur l'apparence & la réalité des corps sont des chimeres.

Me voici déjà tout aussi sûr de l'existence de l'Univers, que de la mienne. Ensuite je réfléchis sur les objets de mes sensations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir, c'est sentir; comparer, c'est juger; juger & sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi, séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la Nature; par la comparaison, je les remue, je les transporte; pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre, pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi, la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain, dans l'être purement sensitif, cette force intelligente, qui superpose, & puis qui prononce: je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois, ce n'est pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences; appercevoir plusieurs objets les uns hors des autres, n'est pas

les nombrer. Je puis avoir au même inſtant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere ſans faire le compte de mes doigts. (1) Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, quoique mon eſprit ne les produiſe qu'à l'occaſion de mes ſenſations.

On nous dit que l'être ſenſitif diſtingue les ſenſations les unes des autres par les différences qu'ont entr'elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont différentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs différences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondît ces deux objets, & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis ; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport

---

(1) Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant les hommes qui compoſoient ce peuple, ayant des mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons, ſur-tout s'ils ne ſont pas paralleles? Pourquoi, dis-je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet? C'eſt que je ſuis actif quand je juge que l'opération qui compare eſt fautive, & que mon entendement, qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la vérité des ſenſations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'aſſure, quand vous y aurez penſé; c'eſt que ſi nous étions purement paſſifs dans l'uſage de nos ſens, il n'y auroit entr'eux aucune communication; il nous ſeroit impoſſible de connoître que le corps que nous touchons, & l'objet que nous voyons, ſont le même. Ou nous ne ſentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq ſubſtances ſenſibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon eſprit qui rapproche & compare mes ſenſations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra: toujours eſt-il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes; que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne suis donc pas simplement un être sensitif & passif, mais un être actif & intelligent; & quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. Je sais seulement que la vérité est dans les choses, & non pas dans mon esprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité : ainsi ma regle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même.

M'étant pour ainsi dire assuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me considere, avec une sorte de frémissement, jeté, perdu dans ce vaste Univers, & comme noyé dans l'immensité des êtres, sans rien savoir de ce qu'ils sont, ni entr'eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les observe, & le premier objet qui se présente à moi pour les comparer, c'est moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les sens est matiere, & je déduis toutes les propriétés essentielles de la matiere, des qualités sensibles qui me la font appercevoir, & qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement, & tantôt en repos, (2) d'où j'infere que ni le repos ni le mouvement

---

(2) Ce repos n'est, si l'on veut, que le relatif; mais puisque nous observons du plus ou du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui est le repos; & nous le concevons si bien, que nous sommes enclins même à prendre pour absolu le repos qui n'est que relatif. Or il n'est pas vrai que le mouvement soit de l'essence de la matiere, si elle peut être conçue en repos.

ne lui ſont eſſentiels ; mais le mouvement étant une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le repos n'eſt que l'abſence. Quand donc rien n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut point : & par cela même qu'elle eſt indifférente au repos & au mouvement, ſon état naturel eſt d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux ſortes de mouvement, ſavoir, mouvement communiqué, & mouvement ſpontané ou volontaire. Dans le premier, la cauſe motrice eſt étrangere au corps mu ; & dans le ſecond, elle eſt en lui-même. Je ne conclurai pas de là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontané ; car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon, je n'accorderai point non plus la ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité. (3)

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanés ; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvemens ſpontanes ; je vous dirai que je le ſais, parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras, & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour dé-

(3) Les Chymiſtes regardent le flogiſtique ou l'élément du feu comme epars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement, & le changent en feu.

truire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a par elle même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement, je juge auſſitôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non organiſée, ſe mouvant d'elle-même, ou produiſant quelque action.

Cependant cet univers viſible eſt matiere; matiere éparſe & morte, (4) qui n'a rien dans ſon tout de l'union, de l'organiſation, du ſentiment commun des parties d'un corps animé, puiſqu'il eſt certain que nous qui ſommes parties ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même univers eſt en mouvement, & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens ſpontanés de l'homme & des animaux. Le monde

(4) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, ſans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, ſentant ſans avoir des ſens, me paroît inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejeter cette idee, il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

n'eſt

n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même ; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui ; laquelle je n'apperçois pas : mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je ne puis voir rouler le Soleil ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou que, ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports eſſentiels avec la matiere, de quoi ſerai-je avancé ? Ces loix, n'étant point des êtres réels, des ſubſtances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'eſt inconnu. L'expérience & l'obſervation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets ſans montrer les cauſes ; elles ne ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'Univers. Deſcartes avec des dés formoit le ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu ſa force centrifuge, qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction ſeule reduiroit bientôt l'univers en une maſſe immobile : à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planettes ſur la tangente de leurs orbites.

Les premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obſerve l'action & réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, plus je trouve

que d'effets en effets il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cause ; car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire ; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers, & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonte produit-elle une action physique & corporelle ? Je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux mouvoir mon corps, & mon corps se meut ; mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à se mouvoir de lui même, ou produise le mouvement, cela est incompréhensible & sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connois cette volonté comme cause motrice ; mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien.

Il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sensations affectent mon ame. Je ne sais pas même pourquoi l'un de ces mysteres a paru plus explicable que l'autre. Quant a moi, soit quand je suis passif, soit quand je suis actif, le moyen d'union des deux substances me paroît absolument incompréhensible. Il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les deux substances, comme si des opérations de

natures si différentes s'expliquoient mieux dans un seul sujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir est obscur, il est vrai ; mais enfin il offre un sens, & il n'y a rien qui répugne à la raison ni à l'observation : en peut-on dire autant du matérialisme ? N'est-il pas clair que si le mouvement étoit essentiel à la matiere, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré ; toujours le même dans chaque portion de matiere, il seroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même, & alors il lui est essentiel ; ou s'il lui vient d'une cause étrangere, il n'est nécessaire à la matiere qu'autant que la cause motrice agit sur elle : nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idees générales & abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la Métaphysique, n'a fait decouvrir une seule vérité, & il a rempli la Philosophie d'absurdités dont on a honte, si-tôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle, répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre esprit? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement

ſans quelque direction ; car un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement ? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il ſon mouvement propre ? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une maſſe ſolide & indiviſible ; ſelon la ſeconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, ſans qu'il ſoit jamais poſſible que deux atomes ſe réuniſſent. Sur quelle direction ſe fera ce mouvement commun de toute la matiere ? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche ? Si chaque molécule de matiere a ſa direction particuliere ; quelles ſeront les cauſes de toutes ces directions & de toutes ces différences ? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faiſoit que tourner ſur ſon propre centre, jamais rien ne ſortiroit de ſa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué ; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque ſens. Donner à la matiere le mouvement par abſtraction, c'eſt dire des mots qui ne ſignifient rien ; & lui donner un mouvement déterminé, c'eſt ſuppoſer une cauſe qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles cauſes à expliquer, ſans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas meme imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le mechaniſme du monde peut n'être pas intelligible à l'eſprit humain ; mais ſi-tôt qu'un homme ſe mêle de l'expliquer, il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue selon de certaines loix, me montre une intelligence: c'est mon second article de foi. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif & pensant: donc cet être existe Où le voyez vous exister, m'allez-vous dire? Non seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire: non seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde, quoique j'en ignore la fin, parce que, pour juger de cet ordre, il me suffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leurs concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers existe; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié; je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent, se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine, & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, diroit-il, à quoi le tout est bon; mais je vois que chaque piece est faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, & je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute espece, puis écoutons le sentiment interieur: quel esprit sain peut se refuser à son témoignage; à quels yeux non prévenus

l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il point enraſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, & comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres, avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards, pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets; j'en conviens. Cependant, ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'Imprimerie projetés au haſard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là, combien faut-il que j'en ſuppoſe pour rendre la combinaiſon vraiſemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un ſeul, j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du haſard. Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature; que les élémens combinés, que l'organiſation &

la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiste, combinant des mixtes, ne les fera point sentir & penser d ns son creuset (5).

J'ai lu Nieuwentyt avec surprise, & presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la sagesse de son Auteur? Son Livre seroit aussi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuisé son sujet; & si-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie & l'accord du tout. La seule génération des corps vivans & organisés est l'abyme de l'esprit humain: la barriere insurmontable que la Nature a mise entre les diverses especes, afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'est pas contenté d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puisse,

---

(5) Croiroit-on, si l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée a ce point? *Amatus Lusitanus* assuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce, enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la science Alchymique. Paracelse, *de naturâ rerum*, enseigne la façon de produire ces petits hommes, & soutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la Chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reste désormais autre chose à faire pour établir la possibilité de ces faits, si ce n'est d'avancer que la matiere organique résiste à l'ardeur du feu, & que ses molécules peuvent se conserver en vie dans un fourneau de reverbere.

à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond & se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchanisme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimatias d'abstractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un systeme d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere passive & morte a pu produire des êtres vivans & sentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point à pu produire des êtres qui pensent.

Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage; je le vois ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir: mais ce même monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature? Je n'en sais rien; & que m'importe? A mesure que ces connoissances me deviendront intéressantes, je m'efforcerai de les acquérir; jusque-là je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour propre, mais qui sont inutiles à ma conduite, & supérieures à ma raison.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point

mon ſentiment, je l'expoſe. Que la matiere ſoit éternelle ou créé, qu'il y ait un principe paſſif, ou qu'il n'y en ait point, toujours eſt-il certain que le tout eſt un, & annonce une intelligence unique : car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtême, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même, cet Etre enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'Univers, & ordonne toutes choſes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté, que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire; mais je n'en connois pas mieux l'Être auquel je l'ai donné; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement; plus j'y penſe, plus je me confonds. Je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même; je ſais que mon exiſtence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que toutes les choſes qui me ſont connues ſont abſolument dans le même cas; j'apperçois Dieu par-tout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi : mais ſi-tôt que je veux le contempler en lui-même, ſi-tôt que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon inſuffiſance, je ne raiſonnerai jamais ſur la nature de Dieu, que je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnemens ſont toujours téméraires; un homme ſage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & sûr qu'il n'eſt pas fait pour les approfondir : car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité, n'eſt pas de n'y point penſer, mais d'en mal penſer.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je connois son existence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espece : car par ma volonté, & par les instrumens qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique, &, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici bas, or l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir les mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle ? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui ?

Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la terre qu'il habite; car non seulement il dompte tous les animaux, non seulement il dispose des élémens par son industrie, mais lui seul sur la terre en sait disposer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les astres même dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports, je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu, je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte ! c'est ta triste philosophie qui te rend

ſemblable à elles, ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouvent leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de ſyſtême à ſoutenir, moi, homme ſimple & vrai, que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aſpire point à l'honneur d'être chef de ſecte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien apres lui de meilleur que mon eſpece; & ſi j'avois à choiſir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choiſir de plus que d'être homme?

Cette reflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'eſt point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'exiſtoit pas encore. Puis-je me voir ainſi diſtingué, ſans me feliciter de remplir ce poſte honorable, & ſans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour ſur moi naît dans mon cœur un ſentiment de reconnoiſſance & de bénédiction pour l'Auteur de mon eſpece; & de ce ſentiment, mon premier hommage à la Divinité bienfaiſante. J'adore la Puiſſance ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bienfaits. Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne ce culte, il m'eſt dicté par la Nature elle-même. N'eſt-ce pas une conſéquence naturelle de l'amour de ſoi, d'honorer ce qui nous protege, & d'aimer ce qui nous veut du bien.

Mais quand, pour connoître enſuite ma place individuelle dans mon eſpece, j'en conſidere les divers rangs, & les hommes qui les rempliſſent, que deviens-je? Quel ſpectacle? Ou eſt l'ordre que j'avois obſervé? Le tableau de la Nature ne m'offroit

qu'harmonie & proportions; celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre! Le concert regne entre les élémens, & les hommes sont dans le cahos! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable! O Sagesse, où sont tes loix? ô Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde? Etre bienfaisant, qu'est devenu ton pouvoir? Je vois le mal sur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions & de ces contradictions apparentes, se formerent dans mon esprit les sublimes idées de l'ame, qui n'avoient point jusque-là résulté de mes recherches? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du Sage, & dont l'autre le ramenoit bassement en lui-même, l'asservissoit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, & contrarioit par elles tout ce qui lui inspiroit le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me disois: non, l'homme n'est point un; je veux & je ne veux pas, je me sens à la fois esclave & libre; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal: je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent; & mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je serai toujours de bonne foi. Si la conscience est l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, sans doute, & il n'y a point de morale démontrée; mais si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme, & si pourtant le

premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues peuvent ſe reunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions. Vous refléchirez ſur cela; pour moi je n'ai beſoin, quoi qu'en diſe Locke, de connoître la matiere que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer : & quand un Philoſophe viendra me dire que les arbres ſentent, & que les rochers penſent (6), il aura beau m'embarraſſer dans

(6) Il me ſemble que, loin de dire que les rochers penſent, la Philoſophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne penſent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres ſenſitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Mais s'il eſt vrai que toute matiere ſente, où concevrai-je l'unité ſenſitive, ou le moi individuel? ſera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps agrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les ſolides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature : mais quels ſont ces individus? Cette pierre eſt-elle un individu, ou une

ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché, le sourd voit frémir la corde; je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il, la cause du frémissement de la corde est en elle-même; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi. Montrez-moi donc, reprends-je, ce frémisse-

---

agrégation d'individus? Est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? Si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un se sent dans l'autre, en sorte que leurs deux *moi* se confondent en un? L'attraction peut être une loi de la Nature, dont le mystere nous est inconnu; mais nous concevons au moins que l'attraction, agissant selon les masses, n'a rien d'incompatible avec l'etendue & la divisibilité. Concevez-vous la même chose du sentiment? Les parties sensibles sont étendues, mais l'être sensitif est indivisible & un; il ne se partage pas, il est tout entier ou nul: l'être sensitif n'est donc pas un corps. Je ne sais comment l'entendent nos Matérialistes; mais il me semble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejeter la pensée, leur devroient faire aussi rejeter le sentiment, & je ne vois pas pourquoi, ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas aussi l'autre: que leur en coûteroit-il de plus? Et puisqu'ils sont sûrs qu'ils ne pensent pas, comment osent-ils affirmer qu'ils sentent?

ment dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde? Je ne puis, replique le sourd; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos sons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'est expliquer un fait obscur par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sons sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée & sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des Matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds en effet à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : Une machine ne pense point; il n'y a ni mouvement ni figure, qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure, l'Univers entier n'est pas assez grand pour toi; tes sentimens, tes désirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être matériel n'est actif par lui-même; & moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, & ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent, & qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse : mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, & je sens parfaitement en moi-même, quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes.

Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté; je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords: le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'elever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le sentiment de la mienne, & l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle est la cause qui détermine mon jugement; car il est clair que ces deux causes n'en sont qu'une; & si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer & de juger; on verra que sa liberte n'est qu'un pouvoir semblable ou derive de celui-là: il choisit le bon, comme il a jugé le vrai; s'il juge faux, il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine la volonté? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui determine son jugement? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger; la cause determinante est en lui-même: passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela meme, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger a moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maitre d'étre un autre que moi.

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sauroit remonter au delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien; c'est

celui de necessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne derive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulsion, ou toute premiere impulsion n'a nulle cause antérieure, & il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, & comme tel animé d'une substance immaterielle ; c'est mon troisieme article de foi. De ces trois premiers, vous déduirez aisément tous les autres, sans que je continue à les compter.

Si l'homme est actif & libre, il agit de lui-même : tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le systême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme en abusant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire ; soit que de la part d'un être si foible, ce mal soit nul à ses yeux ; soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre, afin qu'il fit, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué ; mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au systême du monde, sans empêcher que l'espece humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralite qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de

ſoi même ; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre, & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions, & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la Puiſſance divine elle-même ? Pouvoit elle mettre de la contradiction dans notre Nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'inſtinct, & le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puiſſe être libre, bon & heureux comme toi !

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver, que la Nature nous fait ſentir nos beſoins ? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir ? La mort... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leurs vies & la nôtre ? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort eſt le remede aux maux que vous vous faites ; la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux ! Il vit preſque ſans maladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit, ni ne ſent la mort ; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent déſirable : dès-lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort ; mais pour chercher un

bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance, doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on sent, on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere; plus on la veut fuir, plus on la sent, & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la Nature des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme, ne cherche plus l'Auteur du mal; cet auteur, c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, & je vois dans le systême du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre; & ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir ni prévoyance. Otez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout est bien.

Où tout est bien, rien n'est injuste. La justice est inséparable de la bonté: or, ta bonté est l'effet nécessaire d'une puissance sans bornes, & de l'amour de soi essentiel à tout être qui se sent. Celui qui peut tout, étend, pour ainsi dire, son existence avec celle des êtres. Produire & conserver, sont l'acte perpétuel de la puissance; elle n'agit point sur ce qui n'est pas. Dieu n'est pas le Dieu des morts, il ne pourroit être destructeur & méchant sans se nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir

que ce qui eſt bien. (7) Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte; autrement, il ſe contrediroit lui-même: car l'amour de l'ordre qui le produit, s'appelle *bonté*; & l'amour de l'ordre qui le conſerve, s'appelle *juſtice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or, c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée, & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *ſois juſte, & tu ſeras heureux*. Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état preſent des choſes; le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eſt fruſtrée! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon auteur; elle lui crie en gemiſſant: tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, témeraire! & qui te l'a dit? Ton ame eſt-elle anéantie? As-tu ceſſé d'exiſter? O Brutus! ô mon fils! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant: ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs des Philpps. Pourquoi, dis-tu, la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penſes-tu; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

---

(7) Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient tres-vrai; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance: il eſt bon, parce qu'il eſt grand.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la recompense avant le mérite, & qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. O, soyons bons premiérement, & puis nous serons heureux! N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la Lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame est immatérielle, elle peut survivre au corps, & si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du mechant, & l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empécheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois: tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la verité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, si-tôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre, & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraineroit-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent, & quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive & morte.

Hélas! je le sens trop par mes vices, l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'a la mort du corps.

Mais quelle est cette vie, & l'ame est-elle immortelle par sa nature? Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes: tout ce qu'on appelle infini m'echappe. Que puis-je nier, affirmer; quels raisonnemens puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame survit au corps assez pour le maintien de l'ordre; qui sait si c'est assez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps s'use & se détruit par la division des parties, mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant: & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je sens mon ame, je la connois par le sentiment & par la pensée; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence; je ne puis raisonner sur des idées que je n'ai pas. Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire; & que pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été. Or, je ne saurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgraces qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps & les

ſens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre ſuprême, & des vérités éternelles dont il eſt la ſource, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puiſſances de notre ame, & que nous ſerons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'eſt alors que la voix de la conſcience reprendra ſa force & ſon empire; c'eſt alors que la volupté pure, qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront, par des ſentimens inépuiſables, le ſort que chacun ſe ſera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres ſources de bonheur & de peines: je l'ignore; & c'eſt aſſez de celles que j'imagine, pour me conſoler de cette vie, & m'en faire eſpérer une autre. Je ne dis point que les bons ſeront récompenſés: car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exiſter ſelon ſa nature? Mais je dis qu'ils ſeront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute juſtice, les ayant faits ſenſibles, ne les a pas faits pour ſouffrir; & que n'ayant point abuſé de leur liberté ſur la terre, ils n'ont pas trompé leur deſtination par leur faute: ils ont ſouffert pourtant dans cette vie, ils ſeront donc dédommagés dans une autre. Ce ſentiment eſt moins fondé ſur le mérite de l'homme, que ſur la notion de bonté qui me ſemble inſéparable de l'eſſence divine. Je ne fais que ſuppoſer les loix de l'ordre obſervées, & Dieu conſtant à lui-même. (8)

(8) *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur,
O Dieu, fais-nous revivre! Pſ. 115.

Ne me demandez pas non plus si les tourmens des méchans seront éternels, je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourmens sans fin. Si la suprême justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations! êtes ses ministres. Elle emploie les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités, les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il est dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finissent nos besoins périssables, où cessent nos desirs insensés, doivent cesser aussi nos passions & nos crimes. De quelle perversité de purs esprits seroient-ils susceptibles? N'ayant besoin de rien; pourquoi seroient-ils méchans? Si, destitués de nos sens grossiers, tout leur bonheur est dans la contemplation des êtres, ils ne sauroient vouloir que le bien, & quiconque cesse d'être méchant, peut-il être à jamais misérable? Voilà ce que j'ai du penchant à croire sans prendre peine à me décider là-dessus. O Etre clément & bon! quels que soient tes décrets, je les adore. Si tu punis les méchans, j'anéantis ma foible raison devant ta justice: mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le temps, si leurs maux doivent finir, & si la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler? Que délivré de

de sa misere, il perde aussi la malignité qui l'accompagne; qu'il soit heureux ainsi que moi : loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'est ainsi que, contemplant Dieu dans ses œuvres, & l'étudiant par ceux de ses attributs qu'il m'importoit de connoître, je suis parvenu à étendre & augmenter par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faisois de cet Etre immense. Mais si cette idée est devenue plus noble & plus grande, elle est aussi moins proportionnée à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumiere, son éclat m'éblouit, me trouble, & je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel & sensible, la suprême intelligence qui régit le monde, n'est plus le monde même: j'éleve & fatigue en vain mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie & l'activité à la substance vivante & active, qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame est spirituelle, & que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si Dieu & mon ame étoient de même nature, comme si Dieu n'étoit pas le seul être absolu, le seul vraiment actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons, & sa substance inexplicable est à nos ames ce que nos ames sont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de création me confond & passe ma portée, je la crois autant que je

la puis concevoir ; mais je sais qu'il a formé l'Univers & tout ce qui existe, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu est éternel sans doute ; mais mon esprit peut-il embrasser l'idée de l'éternité ? Pourquoi me payer de mots sans idée ? Ce que je conçois, c'est qu'il est avant les choses ; qu'il sera tant qu'elles subsisteront, & qu'il seroit même au delà, si tout devoit finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur & incompréhensible, mais que l'être & le néant se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'est une contradiction palpable, c'est une claire absurdité.

Dieu est intelligent ; mais comment l'est-il ? L'homme est intelligent quand il raisonne, & la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner ; il n'y a pour elle ni prémices, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition ; elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est & tout ce qui peut être ; toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, & tous les temps un seul moment. La puissance humaine agit par des moyens, la puissance divine agit par elle-même. Dieu peut, parce qu'il veut, sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste : mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, & la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre ; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, & lie chaque partie avec le tout. Dieu est juste, j'en suis convaincu, c'est une suite de sa bonté ; l'injustice des hommes est leur œuvre & non pas la sienne : le désordre moral qui dépose contre la providence aux yeux des Philosophes, ne fait que la démontrer aux miens,

Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que si je viens à découvrir successivement ces attributs, dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées; c'est par le bon usage de ma raison : mais je les affirme sans les comprendre, & dans le fond, c'est n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu est ainsi; je le sens, je me le prouve, je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi.

Enfin, plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit : moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Etre des Etres, je suis, parce que tu es; c'est m'élever à ma source, que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainsi de l'impression des objets sensibles, & du sentiment intérieur qui me porte à juger des causes selon les lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître, il me reste à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles regles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces regles des principes d'une haute Philosophie; mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire; tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal

est mal; le meilleur de tous les Casuistes est la conscience, & ce n'est que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal! Nous croyons suivre l'impulsion de la Nature, & nous lui résistons en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent; & alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme, elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps (9), qui la suit, obéit à la

(9) La Philosophie moderne, qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appellée *instinct*, qui paroît guider sans aucune connoissance acquise, les animaux vers quelque fin. L'instinct selon l'un de nos plus sages Philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant; &, de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes: paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors de terre au moment qu'elles

Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point eſt important, pourſuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre ; ſouffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres, & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas,

---

pouſſent, & les tue enſuite pour les laiſſer là, ſans que jamais perſonne ne l'ait dreſſé à cette chaſſe, & lui ait appris qu'il y avoit là des taupes ? Je demande encore, & ceci eſt plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'eſt jeté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude ſuppliante, & la plus propre à me toucher ; poſture dans laquelle il ſe fut bien gardé de reſter, ſi, ſans me laiſſer fléchir, je l'euſſe battu dans cet état ? Quoi, mon chien tout petit encore, & ne faiſant preſque que de naître, avoit-il acquis déjà des idées morales ? Savoit-il ce que c'étoit que clémence & généroſité ? Sur quelles lumieres acquiſes eſpéroit-il m'appaiſer, en s'abandonnant ainſi à ma diſcrétion ? Tous les chiens du monde font à peu près la même choſe dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puiſſe vérifier. Que les Philoſophes, qui rejettent ſi dédaigneuſement l'inſtinct, veuillent bien expliquer ce fait, par le ſeul jeu des ſenſations & des connoiſſances qu'elles nous font acquérir ? Qu'ils l'expliquent d'une maniere ſatisfaiſante pour tout homme ſenſé : alors je n'aurai plus rien à dire & je ne parlerai plus d'inſtinct.

& que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables, comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi depravé qu'un loup pitoyable, & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! Examinons tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'eſt-ce qui nous eſt le plus doux à faire & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéreſſez-vous ſur vos théâtres? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir, eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors notre intérêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines; & même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſérables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions héroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux; celui qui, à force de ſe concentrer au dedans de lui, vient à bout de

n'aimer que lui-même, n'a plus de transport; son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien, le malheureux ne sent plus, ne vit plus, il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin, quelque acte de violence & d'injustice: à l'instant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défense de l'opprimé; mais un devoir plus puissant nous retient, & les Loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas, j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe surement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste, il y a deux mille ans; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchans. Non seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en

ſouffre. Les plus pervers ne ſauroient perdre tout-à-fait ce penchant ; ſouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les paſſans, couvre encore la nudité du pauvre ; & le plus féroce aſſaſſin ſoutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en ſecret les crimes cachés, & les met ſi ſouvent en évidence. Hélas, qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ! On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce ſentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, & quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à ſe rendre un bon témoignage de ſoi. Le méchant ſe craint & ſe fuit ; il s'égaie en ſe jetant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe : ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte, le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure : ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie ; il en porte la ſource en lui-même ; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jetez les yeux ſur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Hiſtoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres : parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien Paganiſme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des

forfaits à commettre, & des passions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, & mouroit sans murmure de la main du sien: les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des ames un principe inné de justice & de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises; & c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

Mais à ce mot, j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages: erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; & nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises. Ils font plus: cet accord évident & universel de toutes les Nations, ils l'osent rejeter; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obscur & connu d'eux seuls, comme si tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un Peuple, & que, si-tôt qu'il est des monstres, l'espece ne fut plus rien. Mais que servent au sceptique Montagne, les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde, une coutume opposée

aux notions de la justice ? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs, l'autorité qu'il refuse aux Ecrivains les plus célebres ? Quelques usages incertains & bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les Peuples opposés en tout le reste, & d'accord sur ce seul point. O Montagne ! toi qui te piques de franchise & de vérité, sois sincere & vrai, si un Philosophe peut l'être, & dis-moi s'il est quelque Pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux ; où l'homme de bien soit méprisable, & le perfide honoré.

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour son intérêt ; mais d'où vient donc que le Juste y concourt à son préjudice ? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt ? Sans doute nul n'agit que pour son bien ; mais s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte ; on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il est même à croire, qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce seroit une trop abominable Philosophie que celle où l'on seroit embarrassé des actions vertueuses, où l'on ne pourroit se tirer d'affaire, qu'en leur controuvant des intentions basses & des motifs sans vertu, où l'on seroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de Nature, ainsi que celle de la raison, s'éleveroient incessamment contr'elles, & ne laisseroient jamais à un seul de leurs Partisans, l'excuse de l'etre de bonne foi.

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions métaphysiques qui passent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je

vous ai déjà dit que je ne voulois pas philosopher avec vous, mais vous aider à consulter votre cœur. Quand tous les Philosophes prouveroient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentimens naturels; car nous sentons avant de connoître; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien, & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugemens, mais des sentimens; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentimens qui les apprécient sont au dedans de nous, & c'est par eux seuls que nous connoissons la convenance ou disconvenance qui existe entre nous, & les choses que nous devons rechercher ou fuir.

Exister pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des sentimens avant des idées. Quelle que soit la cause de notre être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sentimens convenables à notre nature, & l'on ne sauroit nier qu'au moins ceux-là ne soient innés. Ces sentimens, quant à l'individu, sont l'amour de soi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le désir du bien-être. Mais si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'etre que par d'autres sentimens innés, relatifs à son espece: car à ne considérer que le besoin physique, il doit certainement disperser les hommes au lieu de les rap-

procher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer; l'homme n'en a pas la connoiſſance innée : mais ſi-tôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer, c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire : car puiſque ceux qui nient ce principe, admis & reconnu par tout le Genre humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus, le témoignage intérieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bientôt nous reverrons, ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature : ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes, puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience! conſcience! inſtinct divin, immortelle & céleſte voix, guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu; c'eſt toi qui fais l'excellence de

sa nature, & la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éleve au dessus des bêtes, que le triste privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans regle, & d'une raison sans principe.

Graces au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de Philosophie; nous pouvons être hommes sans être savans: dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh, c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier! La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre; le fanatisme l'ose la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller, qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me suis lassé dans mes recherches de la froideur que je sentois en moi! Combien de fois la tristesse & l'ennui, versant leur poison sur mes premieres méditations, me les rendirent insupportables! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languissant & tiede à l'amour de la vérité. Je me disois, pourquoi me tour-

menter à chercher ce qui n'est pas? Le bien moral n'est qu'une chimere; il n'y a rien de bon que les plaisirs des sens. O quand on a une fois perdu le goût des plaisirs de l'ame, qu'il est difficile de le reprendre! Qu'il est plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il existoit un homme assez misérable pour n'avoir rien fait en toute sa vie dont le souvenir le rendît content de lui même, & bien aise d'avoir vécu, cet homme seroit incapable de jamais se connoître; & faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force, & seroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sur la terre entiere un seul homme assez dépravé pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation est si naturelle & si douce, qu'il est impossible de lui résister toujours; & le souvenir du plaisir qu'elle a produit une fois, suffit pour la rappeller sans cesse. Malheureusement elle est d'abord penible à satisfaire, on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur; la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain, il faut mille efforts de courage pour oser les franchir. Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'est plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

Combattu sans cesse par mes sentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par

ma raiſon qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faiſant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la vérité, qui fixa mes opinions, n'eût encore aſſuré ma conduite, & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule; quelle ſolide baſe peut-on lui donner? La vertu, diſent-ils, eſt l'amour de l'ordre : mais cet amour peut-il donc, & doit-il l'emporter en moi ſur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens différent. Il y a quelque ordre moral, par-tout où il y a ſentiment & intelligence. La différence eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes; l'autre meſure ſon rayon, & ſe tient à la circonférence. Alors il eſt ordonné, par rapport au centre commun qui eſt Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques qui ſont les créatures. Si la divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant! puiſſiez-vous ſentir un jour de quel poids on eſt ſoulagé quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines, & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près de ſoi la route de la ſageſſe, le prix des travaux de cette vie, & la ſource du bonheur dont on a deſeſpéré! Tous les devoirs de la Loi naturelle, preſque effacés

de mon cœur par l'injuſtice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle juſtice qui me les impoſe, & qui me les voit remplir. Je ne ſens plus en moi que l'ouvrage & l'inſtrument du grand Etre, qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux ſiennes, & par le bon uſage de ma liberté : j'acquieſce à l'ordre qu'il établit, ſûr de jouir moi-même un jour de cet ordre, & d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de ſe ſentir ordonné dans un ſyſtême où tout eſt bien? En proie à la douleur, je la ſupporte avec patience, en ſongeant qu'elle eſt paſſagere, & qu'elle vient d'un corps qui n'eſt point à moi. Si je fais une bonne action ſans témoin, je ſais qu'elle eſt vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En ſouffrant une injuſtice, je me dis : l'être juſte, qui régit tout, ſaura bien m'en dédommager. Les beſoins de mon corps, les miſeres de ma vie, me rendent l'idée de la mort plus ſupportable; ce ſeront autant de liens de moins à rompre quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame eſt-elle ſoumiſe à mes ſens, & enchaînée à ce corps qui l'aſſervit & la gêne? Je n'en ſais rien, ſuis-je entré dans les décrets de Dieu? Mais je puis, ſans témérité, former de modeſtes conjectures. Je me dis : ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi, & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler? Il ſeroit heureux, il eſt vrai; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime; la gloire de la vertu & le bon témoignage de ſoi; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera

is qu'eux. Unie à un corps mortel par des liens
n moins puissans qu'incompréhensibles, le soin
la conservation de ce corps excite l'ame à rap-
rter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire
'ordre général qu'elle est pourtant capable de
r & d'aimer ; c'est alors que le bon usage de sa
erté devient à la fois le mérite & la récompense,
qu'elle se prépare un bonheur inaltérable, en
nbattant ses passions terrestres, & se maintenant
is sa premiere volonté.

Que si même, dans l'état d'abaissement où nous
mmes durant cette vie, tous nos premiers pen-
ns sont légitimes, si tous nos vices nous vien-
it de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être
jugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Au-
r des choses, les maux que nous nous faisons, &
ennemis que nous armons contre nous-mêmes ?
! ne gâtons point l'homme : il sera toujours
i sans peine, & toujours heureux sans remords.
coupables qui se disent forcés au crime, sont
i menteurs que méchans : comment ne voient-
point que la foiblesse dont ils se plaignent, est
r propre ouvrage ; que leur premiere déprava-
i vient de leur volonté : qu'à force de vouloir
er à leurs tentations, ils leur cedent enfin mal-
eux, & les rendent irrésistibles ? Sans doute il
dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foi-
s ; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir.
que nous resterions aisément maîtres de nous &
nos passions, même durant cette vie, si, lors-
: nos habitudes ne sont point encore acquises,
que notre esprit commence à s'ouvrir, nous
ons l'occuper des objets qu'il doit connoître,

pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas; si nous voulions sincérement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuse & pénible; parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons rien a sa juste valeur.

Il est un âge où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, & trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop long-temps pour moi. Helas, je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause! Au moins elles ont beau me séduire; elles ne m'abusent plus; je les connois pour ce qu'elles sont, en les suivant je les méprise. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, delivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans partage & n'aurai besoin que de moi pour être heureux; en attendant je le suis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer, dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite

ſur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains ſyſtêmes, mais pour l'admirer ſans ceſſe, pour adorer le ſage Auteur qui s'y fait ſentir. Je converſe avec lui, je pénetre toutes mes facultés de ſa divine eſſence ; je m'attendris à ſes bienfaits, je le bénis de ſes dons ; mais je ne le prie pas : que lui demanderois-je ? qu'il changeât pour moi le cours des choſes, qu'il fît des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par deſſus tout l'ordre établi par ſa ſageſſe, & maintenu par ſa Providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire ; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conſcience pour aimer le bien, la raiſon pour le connoître, la liberté pour le choiſir ? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuſe ; je le fais parce que je le veux : lui demander de changer ma volonté, c'eſt lui demander ce qu'il me demande ; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que j'en recueille le ſalaire : n'être pas content de mon état, c'eſt ne vouloir plus être homme, c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt, c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de vérité, Dieu clément & bon, dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite ! En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté ; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans la juſte défiance de moi-même, la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour

être de bonne foi, je ne me crois pas infaillible; mes opinions qui me semblent les plus vraies, sont peut-être autant de mensonges : car quel homme ne tient pas aux siennes, & combien d'hommes sont d'accord en tout? L'illusion qui m'abuse a beau me venir de moi, c'est lui seul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité; mais sa source est trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable? c'est à elle à s'approcher.

Le bon Pretre avoit parlé avec véhémence; il étoit ému, je l'étois aussi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire : je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins solides qu'embarrassantes, & que la persuasion étoit pour lui. A mesure qu'il me parloit selon sa conscience, la mienne sembloit me confirmer ce qu'il avoit dit.

Les sentimens que vous venez de m'exposer, lui dis-je, me paroissent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choses près, le Théisme ou la Religion naturelle, que les Chrétiens affectent de confondre avec l'Athéisme ou l'irréligion, qui est la doctrine directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma Foi, j'ai plus à remonter qu'à descendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de rester précisément au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être aussi sincere, je veux consulter avec



Eisen. del. P. Duflos. Sculp.

Emil.


BIBLIOTECA NAZIONALE
NUELE III° NA.

oi. C'est le sentiment intérieur qui doit me nduire à votre exemple, & vous m'avez appris us-même, qu'après lui avoir long-temps imposé ence, le rappeller n'est pas l'affaire d'un moment. mporte vos discours dans mon cœur, il faut e je les médite. Si, après m'être bien consulté, n demeure aussi convaincu que vous, vous serez on dernier apôtre, & je serai votre prosélyte qu'à la mort Continuez cependant à m'instruire; us ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois oir. Parlez-moi de la révélation, des Ecritures, ces dogmes obscurs sur lesquels je vais errant ; mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni croire, & sans savoir ni les admettre, ni les eter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'a-everai de vous dire ce que je pense; je ne ux point vous ouvrir mon cœur à demi: mais désir que vous me témoignez étoit nécessaire ır m'autoriser à n'avoir aucune réserve avec ıs. Je ne vous ai rien dit jusqu'ici, que je ne usse pouvoir vous être utile, & dont je ne fusse imement persuadé. L'examen qui me reste à re est bien différent: je n'y vois qu'embarras, stere, obscurité, je n'y porte qu'incertitude & iance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si ; sentimens étoient plus stables, j'hésiterois de ıs exposer les miens; mais dans l'état où vous s, vous gagnerez à penser comme moi. (10) Au

(10) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire urroit dire à présent au Public.

reste, ne donnez à mes discours que l'autorité de la raison ; j'ignore si je suis dans l'erreur. Il est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif ; mais souvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter. Cherchez la vérité vous-même, pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon exposé que la Religion naturelle ; il est bien étrange qu'il en faille une autre ! Par où connoîtrai-je cette nécessité ? De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumieres qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur ? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte qui ne soit pas une conséquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le Spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus ? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que loin de les ennoblir, ils les avilissent ; qu'aux mysteres inconcevables qui l'environnent, ils ajoutent des contradictions absurdes ; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant,

cruel ; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je demande à quoi bon tout cela, sans savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes, & les miseres du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation, pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être servi : on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués ; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les Peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une Religion sur la terre.

Il falloit un culte uniforme ; je le veux bien : mais ce point étoit-il donc si important, qu'il fallût tout l'appareil de la Puissance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la Religion avec la Religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur, & celui-là, quand il est sincere, est toujours uniforme : c'est avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'Autel, & à toutes ces génuflexions. Eh, mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en vérité : ce devoir est de toutes les Religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de Police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre; je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulieres, & non content de faire Dieu semblable à l'homme pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles; je voulois un culte exclusif; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu, comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la Religion naturelle que les élémens de toute Religion. Je considérois cette diversité de Sectes qui regnent sur la terre, & qui s'accusent mutuellement de mensonges & d'erreurs; je demandois, *quelle est la bonne ?* Chacun me répondoit c'est la mienne (11); chacun disoit, moi seul

---

(11) *Tous*, dit un bon & sage Prêtre, *disent qu'ils la tiennent & la croient (& tous usent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais, à dire vrai, sans rien flatter ni déguiser il n'en est rien; elles sont, quoi qu'on die, tenues par mains & moyens humains : tesmoin premiérement la maniere que les Religions ont été reçues au monde,

&

& mes Partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre Secte est la bonne?* Parce que Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit? Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, pensois-je, la vérité n'est-elle pas une? Et ce qui est vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? Si la méthode de celui qui suit la bonne route, & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix est l'effet du hasard, le leur imputer est iniquité; c'est récompenser ou punir, pour être né dans tel ou dans tel Pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

Ou toutes les Religions sont bonnes & agréables à Dieu, ou s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, & qu'il les punisse de méconnoître, il lui a

& sont encore tous les jours par les particuliers. La Nation, le Pays, le lieu donne la Religion; l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient: nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chretiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes; la Religion n'est pas de notre choix & élection: tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion; tesmoin que par occasions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5. pag. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eut pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les temps & de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands & petits, savans & ignorans, Européens, Indiens, Africains, Sauvages. S'il étoit une Religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette Religion seroit le plus inique & le plus cruel des Tyrans.

Cherchons-nous donc sincérement la vérité? Ne donnons rien au droit de la naissance & à l'autorité des Peres & des Pasteurs, mais rappellons à l'examen de la conscience & de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, soumets ta raison : autant m'en peut dire celui qui me trompe; il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

Toute la Théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de l'Univers, & par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes : car nul homme n'étant d'une autre espece que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis aussi le connoître, & un autre homme peut se tromper aussi bien que moi; quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de ma raison même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

• Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge ? Dieu lui même a parlé ; écoutez sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé ! Voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la séduction. Il vous en garantit, en manifestant la mission de ses Envoyés. Comment cela ? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges ? Dans des livres. Et qui a fait ces livres ? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges ? Des hommes qui les attestent. Quoi ! toujours des témoignages humains ? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ? que d'hommes entre Dieu & moi ! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurois-je servi de moins bon cœur ?

Considérez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé : de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités : pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les Pays du monde ; pour assigner les temps, les lieux, les Auteurs, les occasions ! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pieces authentiques des pieces supposées : pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux, pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres : pour savoir si l'on n'a rien suppri-

mé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié; pour lever les contradictions qui restent; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contr'eux: si ces allégations leur ont été connues, s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent, si nous avons été d'assez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs Auteurs; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle; le génie des Langues originales, pour distinguer ce qui est prédilection dans ces langues, & ce qui n'est que figure oratoire; quels faits sont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y sont pas; pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés, chercher de quelle espece doit être un prodige, & quelle authenticité il doit avoir, non seulement pour être cru, mais pour qu'on soit punissable d'en douter; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles sûres pour les discerner; dire enfin pourquoi Dieu choisit, pour attester sa parole, des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation: comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

Supposons que la Majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées; est-il raisonnable, est-il juste d'exiger

que tout le genre humain obéiſſe à la voix de ce Miniſtre, ſans le lui faire connoître pour tel. Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes les lettres de créance, que quelques ſignes particuliers faits devant peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des hommes ne ſaura jamais rien que par oui-dire ? Par tous les Pays du monde, ſi l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le Peuple & les ſimples diſent avoir vus, chaque ſecte ſeroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels; & le plus grand de tous les miracles ſeroit que, là où il y a des fanatiques perſécutés, il n'y eût point de miracles. C'eſt l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux l'Etre ſuprême; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne ſaurois plus qu'en penſer; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du très-Haut; reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au Soleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect : à ces merveilles, qui ne reconnoitra pas à l'inſtant le Maître de la Nature ? Elle n'obéit point aux impoſteurs; leurs miracles ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des chambres; & c'eſt là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs déjà diſpoſés à tout croire. Qui eſt-ce qui m'oſera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi ? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes beſoin d'être prouvés, de quoi ſervent-ils ? Autant valoit n'en point faire.

Reste enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée. Car puisque ceux qui disent que Dieu fait ici bas des miracles prétendent que le diable les imite quelquefois avec les prodiges les mieux attestés, nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant ; & puisque les Magiciens de Pharaon osoient, en présence même de Moyse, faire les mêmes signes qu'il faisoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence n'eussent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité ? Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine (12), de

---

(12) Cela est formel en mille endroits de l'Ecriture, & entr'autres dans le Déutéronome, Chapitre XIII. où il est dit, si un Prophete annonçant des Dieux étrangers confirme ses discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive ; loin d'y avoir aucun égard, on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Païens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur mission par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant rétorquer contre nous ? Or que faire en pareil cas ? Une seule chose : revenir au raisonnement, & laisser-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'est-là du bon sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout au moins très-subtiles. Des subtilités dans le Christianisme ! Mais Jesus Christ a donc eu tort de promettre le Royaume des Cieux aux simples ? Il a donc eu tort de commencer le plus beau de ses discours par féliciter les pauvres d'esprit, s'il faut tant d'esprit pour entendre sa Doctrine, & pour apprendre à croire en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira fort bien : mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma por-

peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce diable?

Cette Doctrine venant de Dieu, doit porter le sacré caractere de la Divinité : non seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit; mais elle doit aussi nous proposer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choses absurdes & sans raison, si elle ne nous inspiroit que des sentimens d'aversion pour nos semblables & de frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & se ventant de punir même les innocens, mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la Religion naturelle pour embrasser celle-là; car vous voyez bien qu il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul Peuple, & proscrire le reste du Genre humain, n'est pas le pere commun des hommes; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a démontré.

A l'egard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent

---

tée, mesurez vos raisonnemens à la capacité d'un pauvre esprit; ou je ne reconnois plus en vous le vrai Disciple de votre Maître, & ce n'est pas sa Doctrine que vous m'annoncez.

être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la Religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne : c'est à la révélation de nous enseigner ces vérites d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croie. La foi s'assure & s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les Religions est infailliblement la plus claire ; celui qui charge de mysteres, de contradictions le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en defier. Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténebres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage ; me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son auteur. Le Ministre de la vérité ne tyrannise point ma raison, il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & sans elle je ne saurois voir comment un homme en peut convaincre un autre, en lui prêchant une doctrine déraisonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prises, & cherchons ce qu'ils pourront se dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inspiré.

„ La raison vous apprend que le tout est plus „ grand que sa partie ; mais moi, je vous apprends „ de la part de Dieu, que c'est la partie qui est plus „ grande que le tout.

Le Raisonneur.

„ Et qui êtes-vous, pour m'oser dire que Dieu se „ contredit ; & à qui croirai-je par préférence, de

„ lui qui m'apprend par la raison les vérités éter-
„ nelles, ou de vous qui m'annoncez de sa part
„ une absurdité.

L'Inspiré.

„ A moi; car mon instruction est plus positive,
„ & je vais vous prouver invinciblement que c'est
„ lui qui m'envoie.

Le Raisonneur.

„ Comment! vous me prouverez que c'est Dieu
„ qui vous envoie déposer contre lui? Et de quel
„ genre seront vos preuves pour me convaincre
„ qu'il est plus certain que Dieu me parle par
„ votre bouche, que par l'entendement qu'il m'a
„ donné?

L'Inspiré.

„ L'entendement qu'il vous a donné! Homme
„ petit & vain! Comme si vous étiez le premier
„ impie qui s'égare dans sa raison corrompue par
„ le péché!

Le Raisonneur.

„ Homme de Dieu, vous ne seriez pas, non
„ plus, le premier fourbe qui donne son arro-
„ gance pour preuve de sa mission.

L'Inspiré.

„ Quoi! les Philosophes disent aussi des injures!

Le Raisonneur.

„ Quelquefois, quand les Saints leur en don-
„ nent l'exemple.

L'Inspiré.

„ Oh ! moi j'ai le droit d'en dire : je parle de
„ la part de Dieu.

Le Raisonneur.

„ Il feroit bon de montrer vos titres avant d'user
„ de vos privileges.

L'Inspiré.

„ Mes titres font authentiques. La terre & les
„ cieux dépoferont pour moi. Suivez bien mes rai-
„ fonnemens, je vous prie.

Le Raisonneur.

„ Vos raifonnemens ! Vous n'y penfez pas. M'ap-
„ prendre que ma raifon me trompe, n'eft-ce pas
„ réfuter ce qu'elle m'aura dit pour vous? Quicon-
„ que veut récufer la raifon, doit convaincre fans
„ fe fervir d'elle. Car, fuppofons qu'en raifonnant
„ vous m'ayiez convaincu, comment faurois-je fi
„ ce n'eft point ma raifon corrompue par le péché,
„ qui me fait acquiefcer à ce que vous me dites?
„ D'ailleurs, quelle preuve, quelle démonftration
„ pourrez-vous jamais employer, plus évidente que
„ l'axiome qu'elle doit détruire ? Il eft tout auffi
„ croyable qu'un bon fyllogifme eft un menfonge,
„ qu'il l'eft que la partie eft plus grande que le
„ tout.

L'Inspiré.

„ Quelle différence ! Mes preuves font fans repli-
„ que, elles font d'un ordre furnaturel.

Le Raisonneur.

„ Surnaturel! Que signifie ce mot? Je ne l'en-
„ tends pas.

L'Inspiré.

„ Des changemens dans l'ordre de la Nature,
„ des prophéties, des miracles, des prodiges de
„ toute espece.

Le Raisonneur.

„ Des prodiges, des miracles! Je n'ai jamais
„ rien vu de tout cela.

L'Inspiré.

„ D'autres l'ont vu pour vous. Des nuées de té-
„ moins..... le témoignage des Peuples.....

Le Raisonneur.

„ Le témoignage des Peuples est-il d'un ordre
„ surnaturel?

L'Inspiré.

„ Non; mais quand il est unanime, il est in-
„ contestable.

Le Raisonneur.

„ Il n'y a rien de plus incontestable que les prin-
„ cipes de la raison, & l'on ne peut autoriser une
„ absurdité sur le témoignage des hommes. Encore
„ une fois, voyons des preuves surnaturelles; car
„ l'attestation du Genre humain n'en est pas une.

L'Inspiré.

„ O cœur endurci ! La grace ne vous parle point.

Le Raisonneur.

„ Ce n'est pas ma faute ; car selon vous, il faut „ avoir déjà reçu la grace pour savoir la demander. „ Commencez donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inspiré.

„ Ah, c'est ce que je fais, & vous ne m'écoutez „ pas ; mais que dites-vous des prophéties ?

Le Raisonneur.

„ Je dis premiérement que je n'ai pas plus en„ tendu de prophéties, que je n'ai vu de miracles. „ Je dis de plus, qu'aucune Prophétie ne sauroit „ faire autorité pour moi.

L'Inspiré.

„ Satellite du Démon ! Et pourquoi les prophé„ ties ne font-elles pas autorité pour vous ?

Le Raisonneur.

„ Parce que, pour qu'elles la fissent, il faudroit „ trois choses dont le concours est impossible ; savoir „ que j'eusse été témoin de la prophétie, que je „ fusse témoin de l'événement, & qu'il me fût „ démontré que cet événement n'a pu quadrer for„ tuitement avec la prophetie : car fût-elle plus „ précise, plus claire, plus lumineuse qu'un axiome

„ de Géométrie, puisque la clarté d'une prédiction „ faite au hasard n'en rend pas l'accomplissement „ impossible; cet accomplissement, quand il a lieu, „ ne prouve rien à la rigueur pour celui qui l'a prédit.

„ Voyez donc à quoi se réduisent vos prétendues „ preuves surnaturelles, vos miracles, vos pro„ phéties. A croire tout cela sur la foi d'autrui, & „ à soumettre à l'autorité des hommes l'autorité de „ Dieu parlant à ma raison. Si les vérités éternelles „ que mon esprit conçoit, pouvoient souffrir quel„ que atteinte, il n'y auroit plus pour moi nulle „ espece de certitude; & loin d'être sûr que vous „ me parlez de la part de Dieu, je ne serois pas „ même assuré qu'il existe.

Voila bien des difficultés, mon enfant, & ce n'est pas tout. Parmi tant de Religions diverses qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes, & dans quelque matiere que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre (13): il faut comparer les objections aux

(13) Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, soutenoient que dans un jugement contradictoire il étoit inutile d'entendre les deux parties: car, disoient-ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit, & la partie adverse doit être condamnée, s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Si-tôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on est injuste.

preuves; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne foi ? Où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affoiblir ? Chacun brille dans son parti; mais tel au milieu des siens est fier de ses preuves, qui feroit un fort sot personnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous instruire dans les livres ? Quelle érudition il faut acquerir, que de langues il faut apprendre, que de Bibliotheques il faut feuilleter, quelle immense lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera-t-on dans un Pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raison ceux de tous les partis: quand on les trouveroit, ils seroient bientôt réfutés. L'absent a toujours tort, & de mauvaises raisons dites avec assurance, effacent aisément les bonnes exposées avec mépris. D'ailleurs, souvent rien n'est plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidellement les sentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi Catholique sur le livre de Bossuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la Doctrine avec laquelle on répond aux Protestans, n'est point celle qu'on enseigne au Peuple, & que le Livre de Bossuet ne ressemble guere aux instructions du Prône. Pour bien juger d'une Religion, il ne faut pas étudier dans les

Livres de ses Sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux ; cela est fort différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses préjugés, qui font l'esprit de sa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands Peuples n'impriment point de Livres, & ne lisent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions? Comment jugerons-nous des leurs ? Nous les raillons, ils nous méprisent ; & si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quels Pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connoître ? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations ; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales Religions en Europe. L'une admet une seule revelation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entr'elles, s'il n'a premiérement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons ? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, & paroît la plus sûre : celle qui en admet trois, est la plus moderne, & paroît la plus conséquente ; celle qui en admet deux, & rejette la troisieme, peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle ; l'inconséquence saute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres sacrés sont

écrits en des Langues inconnues aux Peuples qui les suivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hebreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Persans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes eux-mêmes ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une Langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-on; belle réponse! Qui m'assurera que ces Livres sont fidellement traduits, qu'il est même possible qu'ils le soient; & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait besoin d'Interprete?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir, soit enfermé dans des livres, & que celui qui n'est à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, soit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe est pleine de livres, les Européens les regardent comme indispensables, sans songer que sur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas eté écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il besoin pour connoître ses devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fussent faits? Ou il apprendra les devoirs de lui-même, ou il est dispensé de les savoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglise; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine? L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de là, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Connoiſſez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec ſoin, ce que le Judaïſme allegue contr'eux ? Si quelques-uns en ont vu quelque choſe, c'eſt dans les livres des Chrétiens Bonne maniere de s'inſtruire des raiſons de leurs adverſaires ! Mais comment faire ? Si quelqu'un oſoit publier parmi nous des livres où l'on favoriſeroit ouvertement le Judaïſme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (14). Cette Police eſt commode & sûre pour avoir toujours raiſon. Il y a plaiſir à réfuter des gens qui n'oſent parler.

Ceux d'entre nous qui ſont à portée de converſer avec des Juifs, ne ſont guere plus avancés. Les malheureux ſe ſentent à notre diſcrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux, les rend craintifs ; ils ſavent combien peu l'injuſtice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oſeront-ils dire ſans s'expoſer à nous faire crier au blaſphême ? L'avidité nous donne du zele, & ils ſont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus ſavans, les plus éclairés ſont toujours les plus circonſpects. Vous convertirez quelque miſérable payé pour calomnier ſa ſecte ; vous ferez parler quelques vils

(14) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas beſoin de commentaire. Dans le ſeizieme ſiecle, les Théologiens Catholiques ayant condamné au feu tous les Livres des Juifs, ſans diſtinction, l'illuſtre & ſavant Renchlin, conſulté ſur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir ſeulement été d'avis qu'on pouvoit conſerver ceux de ces Livres qui ne faiſoient rien contre le Chriſtianiſme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la Religion.

frippiers, qui céderont pour vous flatter; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans ces lieux où ils se sentiroient en sureté, l'on eût aussi bon marché d'eux. En Sorbonne, il est clair comme le jour, que les prédictions du Messie se rapportent à Jesus-Christ chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu ils n'aient un Etat libre, des Ecoles, des Universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors seulement nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres; là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons, pour Jesus-Christ, des Juifs qui n'y croient pas davantage: les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question?

Les deux tiers du Genre humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens; & combien de millions d'hommes n'ont jamais oui parler de Moyse, de Jesus-Christ, ni de Mahomet? On le nie, on soutient que nos Missionnaires vont par-tout. Cela est bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Europeen n'a pénétré jusqu'a présent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée suivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais Etranger n'approche, & qui, loin d'avoir oui parler du

Pape, connoissent à peine le grand Lama ? Vont-ils dans les Continens immenses de l'Amérique, où des Nations entieres ne savent pas encore que des Peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur ! Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chasser pour jamais, & où leurs prédécesseurs ne sont connus des générations qui naissent, que comme des intriguans rusés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire ? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Asie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres esclaves. Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde, pour qu'aucun Missionnaire ne puisse leur prêcher la Foi ? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été récluses.

Quand il seroit vrai que l'Evangile est annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on ? La veille du jour que le premier Missionnaire est arrivé dans un pays, il y est surement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là ? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un seul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jesus Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce seul homme, que pour le quart du Genre humain.

Quand les Ministres de l'Evangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit, qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrêmité du monde, dans je ne sais quelle petite Ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront pas cru à ce mystere, seront damnés. Voilà des choses

bien étranges, pour les croire si vîte sur la seule autorité d'un homme que je ne connois point! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver si loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être instruit? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux Antipodes? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphere un Peuple Hébreu & une ville de Jérusalem? Autant vaudroit m'obliger de savoir ce qui se fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien su? Doit-il être éternellement puni de votre paresse, lui qui étoit si bon, si bienfaisant, & qui ne cherchoit que la vérité? Soyez de bonne foi; puis mettez-vous à ma place: voyez si je dois, sur votre seul témoignage, croire toutes les choses incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injustices avec le Dieu juste que vous m'annoncez. Laissez-moi, de grace, aller voir ce Pays lointain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci; que j'aille savoir pourquoi les habitans de cette Jérusalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, dispersés, opprimés, asservis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même Ville. Assurément ils ont bien mérité tout cela: mais les Habitans d'aujourd'hui, que disent-ils du déicide de leurs prédécesseurs. Ils le nient, ils ne reconnoissent pas non plus Dieu pour Dieu: autant valoit donc laisser les enfans des autres.

Quoi! Dans cette même Ville où Dieu est mort,

les anciens ni les nouveaux Habitans ne l'ont point reconnu ; & vous voulez que je le reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là ! Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce Livre que vous appellez ſacré, & auquel je ne comprends rien, je dois ſavoir par d'autres que vous, quand & par qui il a été fait, comment il s'eſt conſervé, comment il vous eſt parvenu, ce que diſent dans les pays, pour leurs raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſachent auſſi bien que vous tout ce que vous m'apprenez. Vous ſentez bien qu'il faut néceſſairement que j'aille en Europe, en Aſie, en Paleſtine, examiner tout par moi-même ; il faudroit que je fuſſe fou pour vous écouter avant ce temps-là.

Non ſeulement ce diſcours me paroît raiſonnable, mais je ſoutiens que tout homme ſenſé doit, en pareil cas, parler ainſi, & renvoyer bien loin le Miſſionnaire qui, avant la vérification des preuves, veut ſe dépêcher de l'inſtruire & de le baptiſer. Or, je ſoutiens qu'il n'y a pas de révélation, contre laquelle les mêmes objections n'aient autant & plus de force que contre le Chriſtianiſme. D'où il ſuit que s'il n'y a qu'une Religion véritable, & que tout homme ſoit obligé de la ſuivre ſous peine de damnation, il faut paſſer ſa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles ſont établies : nul n'eſt exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de ſe fier au jugement d'autrui. L'Artiſan qui ne vit que de ſon travail, le Laboureur qui ne ſait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine ſortir de ſon lit, tous ſans exception, doivent étudier, méditer, diſputer,

voyager, parcourir le monde; il n'y aura plus de peuple fixe & ſtable : la terre entiere ne ſera couverte que de Pélerins allant, à grands frais & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y ſuit. Alors, adieu les Métiers, les Arts, les Sciences humaines & toutes les occupations civiles; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de Religion : à grand'peine celui qui aura joui de la ſanté la plus robuſte, le mieux employé ſon temps, le mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'années, ſaura-t-il dans ſa vieilleſſe à quoi s'en tenir; & ce ſera beaucoup s'il apprend avant ſa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre priſe à l'autorité des hommes? A l'inſtant vous lui rendez tout : &, ſi le fils d'un chrétien fait bien de ſuivre, ſans un examen profond & impartial, la Religion de ſon pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de ſuivre de même la Religion du ſien : Je défie tous les Intolérans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme ſenſé.

Preſſés par ces raiſons, les uns aiment mieux faire Dieu injuſte, & punir les innocens du péché de leur Pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres ſe tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un Ange inſtruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet Ange! Non contens de nous aſſervir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la néceſſité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle abſurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abon-

der dans son sens, & croire avoir raison exclusivement au reste du Genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été sinceres ; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles seroient toujours sans succès, & que je m'abymois dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas, & j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être si savant. J'ai donc refermé tous les Livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature C'est dans ce grand & sublime Livre, que j'apprends à servir & adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits.

Quand je serois né dans une île déserte, quand je n'aurois point vu d'autres hommes que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du monde, si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur, ou mieux instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître, mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contr'elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre,

que ne ſachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette; je rejette ſeulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue eſt incompatible avec la juſtice de Dieu, & que, loin de lever par là les obſtacles au ſalut, il les eût multipliés, il les eût rendus inſurmontables pour la plus grande partie du Genre humain. A cela près, je reſte ſur ce point dans un doute reſpectueux. Je n'ai pas la préſomption de me croire infaillible : d'autres hommes ont pu décider ce qui me ſemble indécis; je raiſonne pour moi, & non pas pour eux; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien; mais il n'y a pas de ma faute, ſi ce n'eſt pas le mien.

Je vous avoue auſſi que la majeſté des Ecritures m'étonne, la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philoſophes avec toute leur pompe; qu'ils ſont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſimple, ſoit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire, ne ſoit qu'un homme lui-même? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs! quelle grace touchante dans ſes inſtructions! quelle élévation dans ſes maximes! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours! quelle préſence d'eſprit! quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes! quelle empire ſur ſes paſſions! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation! Quand Platon peint ſon juſte imaginaire (15) couvert

(15) De Rep. Dial. 1.

vert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété: avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple (16)? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jesus expi-

(16) Voyez dans le discours sur la Montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moïse à la sienne. *Matth. ch. 5. v. 21. & seq.*

rant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente, & qui pleure, Jésus au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un sage, la vie & la mort de Jesus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire, il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeste & circonspect, mon enfant; respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejeter ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui seul sait la vérité.

Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté; mais ce scepticisme ne m'est nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points essentiels à la pratique, & que je suis bien décidé sur les principes de tous mes devoirs. Je sers Dieu dans la simplicité de mon cœur. Je ne cherche à

favoir que ce qui importe à ma conduite ; quant aux dogmes qui n'influent ni fur les actions, ni fur la morale, & dont tant de gens fe tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les Religions particulieres comme autant d'inftitutions falutaires qui prefcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public, & qui peuvent toutes avoir leurs raifons dans le climat, dans le Gouvernement, dans le génie du Peuple, ou dans quelque autre caufe locale qui rend l'une préférable à l'autre, felon les temps & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y fert Dieu convenablement ; le culte effentiel eft celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il eft fincere, fous quelque forme qu'il lui foit offert. Appellé dans celle que je profeffe au fervice de l'Eglife, j'y remplis avec toute l'exactitude poffible les foins qui me font prefcrits, & ma confcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Apres un long interdit, vous favez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiffion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je difois la Meffe avec la légéreté qu'on met à la longue aux chofes les plus graves quand on les fait trop fouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération ; je me pénetre de la Majefté de l'Etre fuprême, de fa préfence, de l'infuffifance de l'efprit humain, qui conçoit fi peu ce qui fe rapporte à fon Auteur. En fongeant que je lui porte les vœux du Peuple fous une forme prefcrite, je fuis avec foin tous les Rites ; je récite attentivement ; je m'applique à

n'omettre jamais, ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie: quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exige l'Eglise & la grandeur du Sacrement; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême Intelligence; je me dis, qui es-tu, pour mesurer la Puissance infinie. Je prononce avec respect les mots Sacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce Mystere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement, je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministere sacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire: &, tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la Religion aimable; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme est obligé de croire: mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance; que jamais je les porte à détester leur prochain; à dire à d'autres hommes, vous serez damnés (17)! Si

---

(17) Le devoir de suivre & d'aimer la Religion de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du Genre humain. La distinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, est puérile &

j'étois dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires ; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis guere tomber plus bas que je ne suis. Quoi qu'il arrive, je ne blasphémerai pas contre la Justice Divine, & ne mentirai point contre le Saint-Esprit.

J'ai long-temps ambitionné l'honneur d'être Curé; je l'ambitionne encore, mais je ne l'espere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être Curé. Un bon Curé est un Ministre de bonté, comme un bon Magistrat est un Ministre de justice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite, & souvent il l'obtient quand il sait se faire respecter. O si jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à desservir, je serois heureux ; car il me semble que je ferois le bonheur de mes Paroissiens ! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté ; j'en ôterois la flétrissure & le mépris plus insupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité, qui chassent souvent la misere, & la font toujours supporter. Quand ils verroient que je ne serois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à se consoler de leur sort, & à vivre contens comme moi. Dans mes instructions, je m'attacherois moins à l'esprit de l'Eglise, qu'à l'esprit de l'Evangile, où

---

vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges même ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

le dogme eſt ſimple, & la morale ſublime, où l'on voit peu de pratiques religieuſes, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enſeigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils viſſent bien que tout ce que je leur dis, je le penſe. Si j'avois des proteſtans dans mon voiſinage ou dans ma Paroiſſe, je ne les diſtinguerois point de mes vrais Paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne ; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à ſe regarder comme freres, à reſpecter toutes les Religions, & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolliciter quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public : dans tout pays reſpectons les Loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance ; car nous ne ſavons point certainement ſi c'eſt un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous ſavons très-certainement que c'eſt un mal de déſobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profeſſion de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur : vous êtes le premier à qui je l'ai faite ; vous êtes le ſeul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles, ni alarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre, & qui les inquietent ſans les éclairer. Mais quand une fois tout eſt ébranlé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches : les conſciences agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre,

ont besoin d'être affermies & réveillées ; &, pour les rétablir sur la base des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans auxquels elles pensent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'esprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit sa forme & son caractere, & où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal. Plus tard la substance est durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus sûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & décisif ; mais je suis homme, ignorant, sujet à l'erreur : que pouvois-je faire ? Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve ; ce que je tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel ; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions ; je vous ai dit mes raisons de douter & de croire. Maintenant c'est à vous de juger : vous avez pris du temps ; cette précaution est sage, & me fait bien penser de vous. Commencez par mettre votre conscience en état de vouloir être éclairée. Soyez sincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes sentimens ce qui vous aura persuadé, rejetez le reste. Vous n'êtes pas encore assez dépravé par le vice, pour risquer de mal choisir. Je vous proposerois d'en conférer entre nous : mais si-tôt qu'on dispute, on s'échauffe : la vanité, l'obstination s'en mêlent, la bonne foi n'y est plus. Mon ami, ne disputez jamais ; car on n'éclaire par la dispute ni soi ni les autres. Pour moi ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti ; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de

mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit déjà moins actif seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation, devenant une passion oiseuse, ne m'attiédît sur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans retrouver la force d'en sortir. Plus de la moitié de ma vie est écoulée : je n'ai plus que le temps qu'il me faut pour en mettre à profit le reste, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur, sait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir, est une bonne vie ; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'espérer d'être éclairé lorsqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penser comme je pense, que mes sentimens soient les vôtres, & que nous ayions la même profession de foi, voici le conseil que je vous donne. N'exposez plus votre vie aux tentations de la misere & du désespoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & cessez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la Religion de vos peres, suivez-là dans la sincérité de votre cœur, & ne le quittez plus : elle est très-simple & très-sainte ; je la crois, de toutes les Religions qui sont sur la terre, celle dont la morale est la plus pure, & dont la raison se contente le mieux. Quant aux frais du voyage, n'en soyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas non plus la mauvaise honte d'un retour humiliant ; il faut rougir de faire

une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout se pardonne, mais où l'on ne peche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conscience, mille vains obstacles disparoîtront à sa voix. Vous sentirez que, dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une autre Religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincérement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri que celle qu'on osa choisir soi-même ?

Mon fils, tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la Religion sont indépendans des institutions des hommes ; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité ; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par dessus tout, & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi ; qu il n'y a point de Religion qui dispense des devoirs de la morale, qu'il n'y a de vraiment essentiels que ceux-là ; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs, & que sans la foi nul véritable n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent imperieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner pour les vrais Principes des choses, les inintelligibles

systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaicteurs du Genre humain. Jamais, disent-ils, la verité n'est nuisible aux hommes: je le crois, comme eux, & c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent, n'est pas la vérité (18).

---

(18) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les relever tous; c'est déjà beaucoup d'en noter quelques uns à mesure qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophique, est d'opposer un Peuple supposé de bons Philosophes à un Peuple de mauvais Chrétiens; comme si un Peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un Peuple de vrais Chrétiens! Je ne sais si parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais je sais bien que, dès qu'il est question de Peuples, il en faut supposer qui abuseront de la Philosophie sans Religion, comme les nôtres abusent de la Religion sans Philosophie, & cela me paroît beaucoup changer l'état de la question.

Bayle a tres-bien prouve, que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est incontestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les

Bon jeune homme, soyez sincere & vrai sans orgueil, sachez être ignorant, vous ne tromperez

---

plus sublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en general l'esprit raisonneur & philosophique, attache à la vie, effémine, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & sappe ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute Société: car ce que les intérêts particuliers ont de commun, est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes, mais ils les empêchent de naître en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme, c'est la tranquillité de la mort, elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres: mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la Doctrine, si elles en découlent nécessairement; & c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la Philosophie à son aise & sur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous mettent en état de parler aux hommes, ne

---

Par les principes, la Philosophie ne peut faire aucun bien que la Religion ne le fasse encore mieux; & la Religion en fait beaucoup que la Philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa Religion quand il en a une, cela est vrai : la plupart n'en ont guere & ne suivent point du tout celle qu'ils ont; cela est encore vrai, mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie; & il est indubitable que des motifs de Religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt, que s'ensuit-il, sinon qu'un sot le lui avoit confié? Si Paschal en eût nié un, cela prouveroit que Paschal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine!.... Les gens qui font trafic de la Religion, sont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui se font dans le Clergé comme ailleurs, ne prouvent point que la Religion soit inutile; mais que très-peu de gens ont de la Religion.

Nos Gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve par le fait, en les comparant aux Gouvernemens anciens. La Religion mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs Chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée. Les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile! Que de restitutions, de réparations la Confession ne fait-elle point faire chez

leur parlez jamais que selon votre conscience, sans vous embarrasser s'ils vous applaudiront. L'abus du

---

les Chatholiques? Chez nous combien les approches des temps de communion n'operent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le Jubilé des Hebreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides? Que de miseres ne prévenoit-il pas? La fraternité légale unissoit toute la Nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont, par principe de Religion, hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

„ Les Mahométans disent, selon Chardin, qu'a-„ près l'examen qui suivra la résurrection univer-„ selle, tous les corps iront passer un pont appellé „ *Poul-Serrho*, qui est jeté sur le feu eternel, pont „ qu'on peut appeller, disent-ils, le troisieme & „ dernier examen, & le vrai jugement final, parce „ que c'est là où se fera la séparation des bons d'avec „ les méchans.... &c.

„ Les Persans, poursuit Chardin, sont fort infatués „ de ce pont; & lorsque quelqu'un souffre une injure „ dont, par aucune voie, ni dans aucun temps, il ne „ peut avoir raison, sa derniere consolation est de „ dire: *Eh bien, par le Dieu vivant, tu me le payeras* „ *au double au dernier jour; tu ne passeras point le Poul-* „ *Serrho, que tu me satisfasses auparavant, je m'atta-* „ *cherai au bord de ta veste, & me jetterai à tes* „ *jambes*. J'ai vu beaucoup de gens éminens, & de „ toutes sortes de professions, qui, appréhendant „ qu'on ne criât ainsi *Haro* sur eux au passage de ce „ pont redoutable, sollicitoient ceux qui se plai-„ gnoient d'eux de leur pardonner; cela m'est arrivé „ cent fois à moi-même. Des gens de qualité qui „ m'avoient fait faire, par importunité des deman-„ des autrement que je n'eusse voulu, m'abordoient „ au bout de quelque temps, qu'ils pensoient que „ le chagrin en étoit passé, & me disoient, *je te*

ſavoir produit l'incrédulité. Tout Savant dédaigne le ſentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe Philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatiſme. Evitez ces extrémités ; reſtez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la ſimplicité de votre cœur, ſans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes ; oſez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous ſerez ſeul de votre parti, peut-être ; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous diſpenſera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui

---

„ *prie, halal becon antchiſra*, c'eſt-à-dire, *rend-moi* „ *cette affaire licite ou juſte*. Quelques-uns même „ m'ont fait des préſens & rendu des ſervices, afin „ que je leur pardonnaſſe, en déclarant que je le „ faiſois de bon cœur : de quoi la cauſe n'eſt autre „ que cette créance qu'on ne paſſera point le pont „ de l'Enfer qu'on n'ait rendu le dernier quatrain à „ ceux qu'on a oppreſſés. *T.* 7. *in*-12. *p.* 50. „

Croirai-je que l'idée de ce pont, qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais ? Que ſi l'on ôtoit aux Perſans cette idée, en leur perſuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de ſemblable, où les opprimés ſoient vengés de leurs tyrans après la mort, n'eſt-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aiſe, & les délivreroit du ſoin d'appaiſer ces malheureux ? Il eſt donc faux que cette Doctrine ne fût pas nuiſible ; elle ne ſeroit donc pas la vérité.

Philoſophe, tes loix morales ſont fort belles, mais, montre-m'en, de grace, la ſanction. Ceſſe, un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

eſt vrai, faites ce qui eſt bien; ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'*eſpoir* du Juſte qui ne trompe point.

J'AI tranſcrit cet Ecrit, non comme une regle des ſentimens qu'on doit ſuivre en matiere de Religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raiſonner avec ſon Eleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du Pays où l'on eſt né, les ſeules lumieres de la raiſon ne peuvent dans l'inſtitution de la Nature, nous mener plus loin que la Religion naturelle, & c'eſt à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être ſon guide, c'eſt à lui ſeul de la choiſir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, &, tandis qu'elle forme l'homme phyſique, nous tâchons de former l'homme moral: mais nos progrès ne ſont pas les mêmes. Le corps eſt déjà robuſte & fort, que l'ame eſt encore languiſſante & foible; & quoique l'art humain puiſſe faire, le tempérament précede toujours la raiſon. C'eſt à retenir l'un, & à exciter l'autre, que nous avons juſqu'ici donné tous nos ſoins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit poſſible. En développant le naturel, nous avons donné le change à ſa ſenſibilité naiſſante; nous l'avons réglée en cultivant la raiſon.

Les objets intellectuels modéroient l'impreſſion des objets ſenſibles. En remontant au principe des choſes, nous l'avons ſouſtrait à l'empire des ſens; il étoit ſimple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de ſon Auteur.

Quand nous en ſommes venus là, quelles nouvelles priſes nous nous ſommes données ſur notre Eleve! que de nouveaux moyens nous avons de parler à ſon cœur! C'eſt alors ſeulement qu'il trouve ſon véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes, & ſans y être forcé par les loix, à être juſte entre Dieu & lui, à remplir ſon devoir, même aux dépens de ſa vie, & à porter dans ſon cœur la vertu; non ſeulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de ſoi; mais pour l'amour de l'Auteur de ſon être, amour qui ſe confond avec ce même amour de ſoi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conſcience & la contemplation de cet Etre ſuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien uſé de celle-ci. Sortez de là, je ne vois plus qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte néceſſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le Genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim, tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute ma vie; quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'eſt qu'un menteur, ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile sous les mêmes traits ; vous vous le figurez toujours semblable à vos jeunes gens ; toujours étourdi, pétulant, volage ; errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philosophe, un vrai Théologien, d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux, dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur poursuit toujours sa chimere ; en nous donnant un Eleve de sa façon, il ne le forme pas seulement ; il le crée, il le tire de son cerveau ; & croyant toujours suivre la Nature, il s'en écarte à chaque instant. Moi, comparant mon Eleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si différemment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la regle à laquelle on les a soumis enfans, cette regle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maîtres, ils croient ne sortir de l'enfance, qu'en secouant toute espece de joug (19) ; ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a

(19) Il n'y a personne qui voie l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation, que ceux où l'inégalité n'est pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

tenus, comme un prisonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme, & de s'assujettir au joug de la raison naissante; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé, cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lequel d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? Considérez les différences dans ceux qui en sont plus ou moins éloignés: observez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils sont aussi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adolescence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs: ils ne s'appliquent plus guere qu'à des jeux sérieux ou de hasard.* (20) Emile, ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes paysans & des jeunes sauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandissant. Toute la différence est, qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour se nourrir, il a dans ses travaux & dans ses jeux appris à penser. Parvenu donc à ce terme par cette route, il se trouve tout disposé pour celle où je l'introduis; les sujets de réflexions que je lui présente irritent sa curiosité, parce

(20) Aventure du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement. T. II. P. 70.

qu'ils sont beaux par eux-mêmes, qu'ils sont tout nouveaux pour lui, & qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catechismes, comment vos jeunes gens ne se refuseroient-ils pas à l'application d'esprit qu'on leur a rendue triste, aux lourds préceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'Auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût; la contrainte les en a rebutés: le moyen désormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à disposer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'est la même chose pour mon Eleve: quand il devient homme, je lui parle comme à un homme, & ne lui dis que des choses nouvelles; c'est précisément parce qu'elles ennuient les autres, qu'il doit les trouver de son goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du temps, en retardant au profit de la raison le progrès de la Nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non: je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer, j'ai balancé par des leçons d'une autre espece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos institutions l'entraîne, l'attirer en sens contraire par d'autres institutions, ce n'est pas l'ôter de sa place, c'est l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puisqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il se reproduise, afin que l'espece dure, & que l'ordre du monde soit conservé,

Quand, par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentirez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre Diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre Eleve. C'eſt votre ami, c'eſt un homme; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité, lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire? faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il ſait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en uſe? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruſe; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné ſon cœur. La raiſon, l'amitié, la reconnoiſſance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître: le vice ne l'a point encore rendu ſourd à leur voix. Il n'eſt ſenſible encore qu'aux paſſions de la Nature. La premiere de toutes, qui eſt l'amour de ſoi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le tranſport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'inſtant, le ſentiment qui l'attache à vous eſt le ſeul permanent; tous les autres paſſent, & s'effacent mutuellement. Ne le laiſſez point corrompre, il ſera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il eſt déjà perverti.

J'avoue bien que ſi, heurtant de front ſes déſirs naiſſans, vous alliez ſottement traiter de crimes

les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne serez pas long-temps écouté ; mais si-tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le Ministre de la Nature ; vous n'en serez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre ? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre ; d'être son tyran, ou son complaisant ; & tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vîte : c'est incontestablement l'expédient le plus sûr & le plus naturel ; je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile : je dirai ci-après mes raisons. En attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile : mais cet âge vient pour eux avant le temps ; c'est nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans, & suivre les indications, cela seroit bientôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos Loix sociales, que, pour les concilier, il faut gauchir & tergiverser sans cesse : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des désirs, & la pureté des sens ; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune

homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé; & les Auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces Peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution, & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siecles, que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entr'autres exemples connus, le pere de Montagne, homme non moins scrupuleux & vrai, que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-temps dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les Ecrits du fils, quelle vigueur & quelle gaieté conservoit le pere à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés qu'à la connoissance de l'espece en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la Nature n'a point là dessus de terme fixe qu'on puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de la loi, supposer Emile resté jusque-là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la premiere occasion, (& cette occasion ne tardera pas à naître,) il va suivre l'aveugle instinct des sens; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse, croyant me tromper; il

me méprise; & je suis le complice de sa perte. Si j'essaie de le ramener, il n'est plus temps: il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, insupportable; il ne tardera guere à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même, de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance; c'est maintenant par ses lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes; de lui montrer l'emploi de son temps & du mien; de lui déclarer ce qu'il est & ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même avant d'écouter ses désirs naissans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire de ces dangereux mysteres que vous lui avez cachés si long-temps avec tant de soin. Puisqu'il faut enfin qu'il les sache, il importe qu'il ne

les aprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous seul : puisque le voilà désormais forcé de combattre, il faut de peur de surprise, qu'il connoisse son ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve savans sur ces matieres, sans savoir comment ils le sont devenus, ne le sont devenus impunément. Cette indiscrete instruction, ne pouvant avoir un objet honnête, souille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les dispose aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'est pas tout ; des domestiques s'insinuent ainsi dans l'esprit d'un enfant, gagnent sa confiance, lui font envisager son Gouverneur comme un personnage triste & fâcheux ; & l'un des sujets favoris de leurs secrets colloques, est de médire de lui. Quand l'Eleve en est là, le Maître peut se retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant se choisit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi se cacheroit il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul sujet de s'en plaindre ? Naturellement ils sont ses premiers confidens ; on voit, à l'empressement avec lequel il vient leur dire ce qu'il pense, qu'il croit ne l'avoir pensé qu'à moitié jusqu'à ce qu'il le leur ai dit. Comptez que si l'enfant ne craint de votre part, ni sermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'osera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on sera bien sûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter sur ma méthode, c'est qu'en suivant ses effets le plus exactement qu'il m'est possible, je ne vois pas une situation dans la vie de mon Eleve, qui ne me laisse de lui quelque

image

image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il se débat & commence à m'échapper dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa premiere simplicité; son cœur aussi pur que son corps ne connoît pas plus le déguisement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser: il a toute l'indiscretion de l'innocence, il est naïf sans scrupule, il ne sait encore à quoi sert de tromper il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent; & souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame, & de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre: mais s'il devient plus timide, plus réservé, que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte, déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre; & si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un Lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hasard, & que tout est fait. Oh, que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne! Ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer, il faut labourer la terre: la semence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde sans discernement & sans choix. Comment peut on penser que le même sermon convienne à

tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprit, d'humeur, d'âges, de sexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable ; & toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme où le même discours fit sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflammés alienent l'entendement & tyrannisent la volonté, c'est le temps d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayiez premiérement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des Maîtres que par celle des Disciples. Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses : mais le premier les dit à tout propos ; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup ; ainsi mon Emile, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point : si je l'éveille en sursaut, il est perdu. Tâchons premiérement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens ; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens ; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre ; c'est en exerçant son corps à

des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose; quand le corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile est de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des Villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez: dans quel désert, dans quel sauvage asyle échappera-t-il aux images qui le poursuivent? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je n'en éloigne aussi le souvenir, si je ne trouve l'art de le détacher de tout, si je ne le distrais de lui-même; autant valoit le laisser où il étoit.

Emile sait un métier, mais ce métier n'est pas ici notre ressource; il aime & entend l'Agriculture, mais l'Agriculture ne nous suffit pas: les occupations qu'il connoît deviennent une routine; en s'y livrant il est comme ne faisant rien; il pense à toute autre chose, la tête & les bras agissent separément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il se passionne, & à laquelle il soit tout entier. Or la seule qui me paroît réunir toutes ces conditions, est la chasse. Si la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réussir; il est robuste, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un temps, les dangereux penchans qui naissent de la mollesse. La chasse endurcit le cœur aussi bien que

le corps, elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes, où l'un n'entend que roſſignols, que ramages ; l'autre ſe figure les cors, les cris des chiens : l'un n'imagine que Driades & Nymphes ; l'autre, que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes ; à la différence de leur langage vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du temps pour tout. Mais les paſſions de la jeuneſſe ne ſe partagent pas ainſi : donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des déſirs vient de celle des connoiſſances, & les premiers plaiſirs qu'on connoît ſont long-temps les ſeuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeuneſſe d'Emile ſe paſſe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même juſtifier en tout cette féroce paſſion ; il me ſuffit qu'elle ſerve aſſez à ſuſpendre une paſſion plus dangereuſe pour me faire écouter de ſang froid parlant d'elle, & me donner le temps de la peindre ſans l'exciter.

Il eſt des époques dans la vie humaine, qui ſont

faites pour n'être jamais oubliées. Telle eſt, pour Emile, celle de l'inſtruction dont je parle, elle doit influer ſur le reſte de ſes jours. Tâchons donc de la graver dans ſa mémoire, en ſorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, eſt d'employer la raiſon trop nue, comme ſi les hommes n'etoient qu'eſprit. En négligeant la langue des ſignes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages L'impreſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active : elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

J'obſerve que dans les ſiecles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres, que par la force & par l'intérêt ; au lieu que les anciens agiſſoient beaucoup plus par la perſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne negligeoient pas la langue des ſignes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du Genre humain ; c'eſt pardevant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes, la face de la terre étoit le livre où s'en conſervoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres conſacrés par ces actes, & rendus reſpectables aux hommes barbares, étoient les

feuillets de ce livre ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de Membré, le monceau du témoin, voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats: nul n'eût osé d'une main sacrilege attenter à ces monumens; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le Gouvernement, l'auguste appareil de la Puissance royale en imposoit aux Sujets. Des marques de dignité, un Trône, un Sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes, (21) qu'arrive-t-il de ce mépris? Que la Majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes; &

(21) Le Clergé romain les a très-habilement conservés, & à son exemple, quelques Républiques, entr'autres celle de Vénise. Aussi le Gouvernement Venitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore, sous l'appareil de son antique Majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple, & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Vénise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coiffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Vénise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

que le respect des Sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leur dignité ; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les Anciens ont fait avec l'éloquence, est prodigieux ; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement, ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes ; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées ? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris, & cinq fleches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eût plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes ; plus elle sera menaçante, & moins elle effrayera : ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des signes! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions; des toges, de sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des Citoyens. Il importoit à l'Etat que le Peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou qu'il ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il delibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habits, les Candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos Orateurs voulant émouvoir le Peuple, épuiser tous les lieux communs de l'Art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre: Antoine, quoique éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

Mais cette digression m'entraîne insensiblement loin de mon sujet, ainsi que font beaucoup d'autres, & mes écarts sont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables: je reviens donc.

Ne raisonnez jamais séchement avec la Jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions, ils nous font croire & non pas agir; on démontre ce qu'il faut penser, & non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous

les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination; je choiſirai le temps, le lieu, les objets les plus favorables à l'impreſſion que je veux faire: j'appellerai, pour ainſi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la vérité de mes diſcours; je le prendrai pour juge entre Emile & moi, je remarquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors je lui parlerai, & il m'écoutera; je m'attendrirai, & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs, je lui rendrai les ſiens plus reſpectables, j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes; mais abondant en ſentimens qui débordent, ma raiſon ſera grave & ſentencieuſe, mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même: il verra dans ma tendre affection la raiſon de tous mes ſoins. Quelle ſurpriſe! quelle agitation je vais lui donner, en changeant tout-à-coup de langage au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de ſon intérêt, c'eſt du mien ſeul que je lui parlerai

désormais, & je le toucherai davantage; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement; je lui dirai; tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage: c'est de ton bonheur que j'attends le mien; si tu frustres mes espérances, tu me voles vingt ans de ma vie; & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un Gouverneur doit instruire son Disciple dans les occasions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais apres bien des essais j'y renonce, convaincu que la Langue Françoise est trop précieuse, pour supporter jamais dans un livre la naïveté des premieres instructions sur certains sujets.

La Langue Françoise est, dit-on, la plus chaste des Langues: je la crois, moi, la plus obscene: car il me semble que la chasteté d'une Langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense; & il n'y a point de Langue, où il soit plus difficile de parler purement en tout sens, que la Françoise Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscenes que l'auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un Peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce

qu'ils ſont toujours employés honnêtement. Il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément, parce que tout y eſt dit avec naïveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile, n'aura rien que d'honnête & de chaſte à ſon oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur auſſi pur que le ſien.

Je penſerois même que des réflexions ſur la véritable pureté du diſcours, & ſur la fauſſe delicateſſe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce ſujet nous conduit, car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la decence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi différens. Quoi qu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le temps les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon, ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre; qu'alors on lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur vérité; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend delicieux, celle des devoirs de fidelité, de pudeur qui l'environnent, & qui redouble ſon charme en rempliſſant ſon objet; qu'en lui peignant le mariage, non ſeulement comme la plus douce des ſociétés, mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats,

on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré, respectable à tous les hommes, & qui couvrent de haine & de malédiction, quiconque ose en souiller la pureté; qu'on lui fasse un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à sa perte; si, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté, tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme, je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté désirable & chere, & qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conserver; car tant qu'on la conserve, on la respecte; on ne la méprise qu'après l'avoir perdue.

Il n'est point vrai que le penchant au mal soit indomptable, & qu'on ne soit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y succomber. Aurélius Victor dit, que plusieurs hommes transportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce sacrifice n'est pas impossible à l'ivresse de la passion. Mais supposons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ses sens, vit l'appareil du supplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart d'heure après; non seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit supérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur résister: bientôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées, le distrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles se lasseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, & l'on est toujours fort pour faire, ce qu'on veut fortement: *Volenti nihil difficile*. Oh,

ſi nous déteſtions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abſtiendrions auſſi aiſément d'un crime agreable, que d'un poiſon mortel dans un mets délicieux.

Comment ne voit-on pas, que ſi toutes les leçons qu'on donne ſur ce point à un jeune homme, ſont ſans ſuccès, c'eſt qu'elles ſont ſans raiſon pour ſon âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raiſon de formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites, ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ſes déſirs avec ſécheresse, n'étouffez pas ſon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monſtres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaiſirs; faites qu'il trouve dans vos converſations un charme qui flatte ſon jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir ſon confident, ce n'eſt qu'à ce titre que vous ſerez vraiment ſon maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient, il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un inſtant, que ſi ſur ces maximes j'ai ſu prendre toutes les précautions néceſſaires, & tenir à mon Emile les diſcours convenables à la conjonćture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne ſe mette avec empreſſement ſous ma ſauve-garde, & qu'il ne me diſe avec toute la chaleur de ſon âge, frappé des dangers dont il ſe voit environné : O mon ami, mon protećteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez dépoſer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reſte; vous ne l'aviez juſqu'ici que par ma foibleſſe, vous l'aurez main-

tenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiegent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahissent; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi; rendez-moi libre, en me protégeant contre mes passions qui me font violence, empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre Eleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute;) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croie en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve & la gravité sont à leur place; & ce ton lui en imposera d'autant plus, que ce sera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légérement des engagemens pénibles, il faudroit les connoître, pour être en droit de les former; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plaisir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le sais bien; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois peut-être vous vous repentirez de l'avoir donnée! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il se verra forcé de vous déchirer le cœur! Tel qu'Ulysse, ému du chant des Sirenes, crioit à ses

conducteurs de le déchaîner ; séduit par l'attrait des plaisirs, vous voudrez briser les liens qui vous gênent : vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie, quand je serai le plus tendrement occupé de vous ; en ne songeant qu'à vous rendre heureux, je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre incessamment vos désirs & les miens ? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces ; prenez du temps, donnez-m'en pour y penser, & sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidele à tenir.

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficile sur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, & qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire, que vous avez annoncé de sévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en sorte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite ; il ne faut pour cela qu'attendre que vous soyez de sang froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte

de mes ordres, je serai prêt à vous en rendre raison, si-tôt que vous serez en état de m'entendre; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile; & moi je promets de n'user de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promesse le sort dont vous avez joui jusqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait passé une vie aussi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établissement de mon autorité, mon premier soin sera d'écarter la nécessité d'en faire usage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans sa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de son cœur, & l'arbitre de ses plaisirs. Loin de combattre les penchans de son âge, je les consulterai pour en être le maître, j'entrerai dans ses vues pour les diriger; je ne lui chercherai point, aux dépens du présent, un bonheur eloigné. Je ne veux point qu'il soit heureux une fois, mais toujours, s'il est possible.

Ceux qui veulent conduire sagement la jeunesse pour la garantir des pieges des sens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y songer à son âge, comme si l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuses que le cœur dément, ne persuadent point. Le jeune homme conduit par un instinct plus sûr, rit en secret des tristes maximes auxquelles il feint d'acquiescer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela est contre la Nature. En suivant une route opposée, j'arriverai plus surement au même but. Je ne craindrai

point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide, je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné, pour ne voir dans les déſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la nature elle-même, qu'il faut tirer les inſtrumens propres a la régler.

Emile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire; membre de la Société, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général; il lui reſte à connoître les individus. Il ſait ce qu'on fait dans le monde; il lui reſte à voir comment on y vit. Il eſt temps de lui montrer l'extérieur de cette grande ſcene dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute; quand eſt-ce qu'elles n'abuſent pas ceux qui s'y livrent? Mais au moins il ne ſera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du Sage, ſans être entraîné par leurs exemples, ni ſéduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des

ſciences, il y en a un pour bien ſaiſir l'uſage du monde. Quiconque apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflexion, &, quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent avec plus de juſteſſe & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne ſache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre auſſi ſavant que celui que vous avez inſtruit dès le premier âge, avec la différence, que le ſavoir du vôtre ne ſera que dans la mémoire, & que celui du mien ſera dans ſon jugement. De même, introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli que celui qu'on y aura nourri dès ſon enfance; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe, qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute regle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l en ſort.

Les jeunes Demoiſelles Françoiſes ſont toutes élevées dans des Couvens juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule par l'effort de s'en délivrer. Chaque sorte d'instruction a son temps propre qu'il faut connoitre, & ses dangers qu'il faut eviter. C'est sur-tout pour celle-ci qu'ils se réunissent, mais je n'y expose pas non plus mon Eleve, sans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient, elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle est bonne, & que je suis dans le vrai. C'est ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me suggere ici. Si je veux être austere & sec avec mon Disciple, je perdrai sa confiance, & bientôt il se cachera de moi. Si je veux être complaisant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui sert d'être sous ma garde ? Je ne fais qu'autoriser son désordre, & soulager sa conscience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le seul projet de l'instruire, il s'instruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné jusqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi ? Tout, peut-être, hors l'art le plus nécessaire à l'homme & au Citoyen, qui est de savoir vivre avec ses semblables. Si je donne à ses soins une utilité trop éloignée, elle sera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du present ; si je me contente de lui fournir des amusemens, quel bien lui fais-je ? Il s'amollit & ne s'instruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient seul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a besoin d'une compagne; allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aisément peut-être; le vrai mérite est toujours rare; mais ne nous pressons ni ne nous rebutons point. Sans doute il en est une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet si flatteur pour lui, je l'introduis dans le monde, qu'ai-je besoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maitresse que je lui destine, imaginez si je saurai m'en faire écouter, si je saurai lui rendre agréables & cheres les qualités qu'il doit aimer; si je saurai disposer tous les sentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir? Il faut que je sois le plus mal adroit des hommes, si je ne le rends d'avance passionné sans savoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai soit imaginaire, il suffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter; il suffit qu'il trouve partout des comparaisons qui lui fassent preférer sa chimere aux objets réels qui le frapperont: & qu'est-ce que le véritable amour lui-meme, si ce n'est chimere, mensonge, illusion? On aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime, exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la meme. Le voile du prestige tombe, & l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, & j'empêche aisément l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme, en lui peignant un modele de perfection qui ne puisse exister, mais je choisirai tellement les défauts de sa maîtresse, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, & qu'ils lui servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complaît à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile, c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer : je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future Maîtresse ; *Sophie* est un nom de bon augure ; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter ; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Apres tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude ; il croira qu'on lui fait mystere de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra quand il sera temps. S'il en est une fois là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile ; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque; defendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sureté.

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modele que j'aurois su lui rendre aimable ; ce modele, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour preserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit etre exposée pour reprimer ses sens par son imagination,

pour l'arracher ſur-tout à ces donneuſes d'éducation, qui la font payer ſi cher, & ne forment un jeune homme à la politeſſe qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie eſt ſi modeſte! de quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de ſimplicité! comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de ſes idées à ſes obſervations, pour que celles-ci lui ſoient jamais dangereuſes.

Tous ceux qui parlent du Gouvernement des enfans, ſuivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réfléchiſſent plus mal encore. Ce n'eſt ni par le tempérament, ni par les ſens, que commence l'égarement de la jeuneſſe; c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſtion des garçons qu'on éleve dans les Colleges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela eſt vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les ſeules qui fructifient ſont celles du vice; & ce n'eſt pas la Nature qui les corrompt, c'eſt l'exemple. Mais abandonnons les penſionnaires des Colleges & des Couvens à leurs mauvaiſes mœurs, elles feront toujours ſans remede. Je ne parle que de l'éducation domeſtique. Prenez un jeune homme élevé ſagement dans la maiſon de ſon pere en Province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même auſſi ſaine que la raiſon. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom ſeul d'une proſtituée, vous verrez dans ſes yeux le ſcandale de l'innocence. Je ſoutiens qu'il n'y en a pas un qui pût ſe réſoudre à entrer ſeul dans les triſtes demeures de ces malheureuſes, quand

même il en sauroit l'usage, & qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de là, considérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa premiere simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même, & qu'il en rougit. O combien il s'est formé dans peu de temps! D'où vient un changement si grand & si brusque? Du progrès du tempérament? Son tempérament n'eût il pas fait le même progrès dans la maison paternelle, & surement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes? Des premiers plaisirs des sens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on est craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés sont toujours mystérieuses; la pudeur les assaisonne & les cache: la premiere maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre: tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même; mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde, qu'il y prend une seconde éducation toute opposée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimoit, & à estimer ce qu'il méprisoit: on lui fait regarder les leçons de ses parens & de ses maîtres, comme un

jargon pédantesque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il se croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant sans désirs, & fat par mauvaise honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises, & se pique de debauche sans savoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suisses, qui s'ennuyoit beaucoup des plaisirs bruyans de ses camarades, & n'osoit s'y refuser de peur d'être moqué d'eux. « Je m'exerce „ à cela, disoit-il, comme prendre du tabac mal- „ gré ma répugnance : le goût viendra par l'habi- „ tude; il ne faut pas toujours être enfant. „

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité, que de la vanité, qu'il faut préserver un jeune homme entrant dans le monde; il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux siens; & l'amour propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entiere mieux armé que le mien contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes? s'il en est un plus en état de résister au torrent? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense? Si ses désirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la debauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'est toujours par l'un de ces deux états, que commencent les désordres de la jeunesse. Une fille à marier peut être coquette, mais elle ne sera pas effrontée; elle n'ira pas se jeter à la tête d'un jeune homme qui

qui veut l'épouser, s'il la croit sage : d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller. Emile de son côté ne sera pas tout-à-fait livré à lui-même, tous deux auront au moins pour gardes la crainte & la honte, inséparables des premiers desirs ; ils ne passeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le temps d'y venir par degrés sans obstacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ses camarades, qu'il ait appris d'eux à se moquer de sa retenue, à devenir insolent à leur imitation. Mais quel homme au monde est moins imitateur qu'Emile ? quel homme se mene moins par le ton plaisant, que celui qui n'a point de préjugés, & ne sait rien donner à ceux des autres ? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe ; car le ridicule n'est à ses yeux que la raison des sots, & rien ne rend plus insensible à la raillerie, que d'être au dessus de l'opinion. Au lieu de plaisanteries, il lui faut des raisons, & tant qu'il en sera là, je n'ai pas peur que de jeunes fous me l'enlevent : j'ai pour moi la conscience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans est aussi quelque chose : on ne lui fera jamais croire que je l'aie ennuyé de vaines leçons ; &, dans un cœur droit & sensible, la voix d'un ami fidelle & vrai saura bien effacer les cris de vingt séducteurs. Comme il n'est alors question que de lui montrer qu'ils le trompent, & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant : j'affecterai d'être toujours simple, mais grave & clair dans mes raisonnemens, afin qu'il sente que c'est moi qui le traite

en homme. Je lui dirai : « Vous voyez que votre
,, seul intérêt, qui est le mien, dicte mes discours,
,, je n'en peux avoir aucun autre ; mais pourquoi
,, ces jeunes gens veulent-ils vous persuader ? C'est
,, qu'ils veulent vous séduire : ils ne vous aiment
,, point, ils ne prennent aucun intérêt à vous ; ils
,, ont, pour tout motif, un dépit secret de voir
,, que vous valez mieux qu'eux ; ils veulent vous ra-
,, baisser à leur petite mesure, & ne vous reprochent
,, de vous laisser gouverner qu'afin de vous gouver-
,, ner eux-mêmes. Pouvez-vous croire qu'il y eût à
,, gagner pour vous dans ce changement ? Leur sagesse
,, est-elle donc si supérieure, & leur attachement d'un
,, jour est-il plus fort que le mien ? Pour donner quel-
,, que poids à leur raillerie, il faudroit en pouvoir
,, donner à leur autorité ; & quelle expérience ont-ils
,, pour élever leurs maximes au-dessus des nôtres ? Ils
,, n'ont fait qu'imiter d'autres étourdis, comme ils
,, veulent être imités à leur tour. Pour se mettre
,, au-dessus des prétendus préjugés de leurs peres,
,, ils s'asservissent à ceux de leurs camarades. Je ne
,, vois point ce qu'ils gagnent à cela, mais je vois
,, qu'ils y perdent sûrement deux grands avantages ;
,, celui de l'affection paternelle, dont les conseils
,, sont tendres & sinceres, & celui de l'expérience,
,, qui fait juger de ce qu'on connoît : car les peres
,, ont été enfans, & les enfans n'ont pas été peres.

,, Mais les croyez-vous sinceres au moins dans
,, leurs folles maximes ? Pas même cela, cher
,, Emile, ils se trompent pour vous tromper, ils ne
,, sont point d'accord avec eux-mêmes. Leur cœur
,, les dément sans cesse, & souvent leur bouche
,, les contredit. Tel d'entr'eux tourne en dérision
,, tout ce qui est honnête, qui seroit au désespoir

„ que sa femme pensât comme lui. Tel autre pous-
„ sera cette indifférence de mœurs, jusqu'à celles
„ de la femme qu'il n'a point encore, ou, pour
„ comble d'infamie, à celle de la femme qu'il a
„ déjà; mais allez plus loin, parlez-lui de sa mere,
„ & voyez s'il passera volontiers pour être un en-
„ fant d'adultere, & le fils d'une femme de mau-
„ vaise vie, pour prendre à faux le nom d'une fa-
„ mille, pour en voler le patrimoine à l'héritier
„ naturel, enfin s'il se laissera patiemment traiter
„ de bâtard! Qui d'entr'eux voudra qu'on rende à
„ sa fille le déshonneur dont il couvre celle d'au-
„ trui? Il n'y en a pas un qui n'attentât même à
„ votre vie, si vous adoptiez avec lui, dans la pra-
„ tique, tous les principes qu'il s'efforce de vous
„ donner. C'est ainsi qu'ils décelent enfin leur in-
„ conséquence, & qu'on sent qu'aucun d'eux ne
„ croit ce qu'il dit. Voilà des raisons, cher Emile;
„ pesez-les leur, s'ils en ont, & comparez. Si je
„ voulois user comme eux de mépris & de raillerie,
„ vous les verriez prêter le flanc au ridicule, autant
„ peut-être & plus que moi. Mais je n'ai pas peur
„ d'un examen sérieux. Le triomphe des moqueurs
„ est de courte durée, la vérité demeure, & leur
„ rire insensé s'évanouit.

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile? Que nous pensons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix; car quelle prise avois-je sur lui à cet âge. Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé; il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, & il sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de

l'indépendance ; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne ; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré : Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnète ; c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines, qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raison. Si quelque changement s'y fait durant mon absence, elle ne sera jamais assez longue ; il ne saura jamais assez bien se cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne sois pas à temps d'y porter remede. Comme on ne se déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à dissimuler ; & si jamais homme est mal adroit en cet Art, c'est Emile qui n'eut de sa vie une seule occasion d'en user.

Par ces soins, & d'autres semblables, je le crois si bien garanti des objets étrangers, & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaise Société de Paris, que seul dans sa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de son âge. On a beau faire ; de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le seul qu'on ne peut écarter, c'est lui-même : cet ennemi pourtant n'est dangereux que par notre faute ; car, comme je l'ai dit mille fois, c'est par la seule imagination que s'éveillent les sens. Leur besoin proprement n'est point un

besoin physique; il n'est pas vrai que ce soit un vrai besoin. Si jamais objet lascif n'eût frappé nos yeux, si jamais idée deshonnête ne fût entrée dans notre esprit, jamais peut-être ce prétendu besoin ne se fût fait sentir à nous, & nous serions demeurés chastes sans tentations, sans efforts & sans mérite. On ne sait pas quelles fermentations sourdes, certaines situations & certains spectacles excitent dans le sang de la Jeunesse, sans qu'elle sache démêler elle-même la cause de cette premiere inquiétude, qui n'est pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise, & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un Solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espece. En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance, & ce qu'il y a de pis pour la sagesse est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent malgré nous d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme; il pourra se garantir de tout le reste, mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit; couchez tout au moins dans sa chambre. Défiez-vous de l'instinct, si-tôt que vous ne vous y bornez plus; il est bon tant qu'il agit seul, il est

suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes, il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela peut-être est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très-dangereux qu'il apprît à votre Eleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connoît une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance; la continence est alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque guere qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale: elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits; mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux, préférons le moindre; en tout état de cause, il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'est plus de mon Eleve que je parle ici, c'est du vôtre. Ses passions que vous avez laissé fermenter vous subjuguent; cédez-leur donc ouvertement, & sans lui déguiser sa vic-

toire. Si vous savez la lui montrer dans son jour, il en sera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant son égarement, pour lui faire au moins éviter les précipices. Il importe que le Disciple ne fasse rien que le Maitre ne le sache & ne le veuille, pas même ce qui est mal; & il vaut cent fois mieux que le Gouverneur approuve une faute & se trompe, que s'il étoit trompé par son Eleve, & que la faute se fît sans qu'il en sût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toléré en amene un autre: & cette chaine ne finit plus qu'au renversement de tout ordre, & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, & de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son Disciple. Cette méthode est à contre sens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité, ils la détruisent; que pour faire écouter ce qu'on dit, il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse; & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos foiblesses à votre Eleve, si vous voulez le guérir des siennes; qu'il voit en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à se vaincre à votre exemple, & qu'il ne dise pas, comme les autres: ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards; & parce que tous leurs désirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montagne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey, combien de fois, dans ses négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le service du Roi. Je demanderois volontiers au Gouverneur de certain jeune homme, combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son Éleve. Combien de fois? Je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin, le désir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verse dans votre sein des torrens de larmes, quittez-le à l'instant; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédiens extrêmes aussi tristes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que l'exposer au scandale des mœurs du siecle! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables : c'est la négligence en ce point, qui perd toute la Jeunesse; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégenerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices même, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe; ils ne savent rien sentir de grand & de noble, ils n'ont ni simplicité, ni vigueur. Abjects en toutes choses & bassement méchans, ils ne sont que vains, fripons, faux; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les méprisables hommes que forme la crapule de la Jeunesse, s'il s'en trouvoit un seul qui sût être tempérant &

ſobre, qui sût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs, de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Emile, il ſeroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat ; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller ! Ses qualités qui frappent au premier coup d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte ni vaine, elle eſt naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin. Sera-t-il pour cela groſſier, dédaigneux, ſans attention pour perſonne ? Tout au contraire, ſi ſeul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans ſes manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans ſon cœur, mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il eſt bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la

politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coûtera moins à mon jeune homme, de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur, ni contredisant, il n'est pas non plus complaisant & flatteur ; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu, parce qu'il ne se soucie guere qu'on s'occupe de lui ; par la même raison, il ne dit que des choses utiles ; autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler ? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup ; & les gens qui savent beaucoup, par-

tent peu. Il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde ; mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il se tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers ; non, pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais, au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoique entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres, il n'est pas pour cela timide & craintif, s'il se dérobe, ce n'est point par embarras ; c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on pense de lui ne l'inquiete guere, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait, qu'étant toujours tranquille & de sang froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit les usages avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas cependant sur sa contenance, & n'allez pas le comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme & non suffisant ; ses manieres sont libres & non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son

maintien : cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre qu'un Etranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répond l'Etranger. *Vous Anglois ?* réplique le danseur ; *vous seriez de cette île où les Citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine !* (22) *Non, Monsieur, ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

Je ne sais si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractere d'un homme & son extérieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit : *cet Anglois n'est pas Courtisan : je n'ai jamais oui dire que les Courtisans eussent le front baissé & la demarche incertaine : un homme timide chez un danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Assurément ce M. Marcel-là doit prendre ses Compatriotes pour autant de Romains !

---

(22) Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas Membres de la Cité, & qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyens, dû jadis aux Membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient d'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *Citoyen de Paimbœuf*, & a cru me faire une excellente plaisanterie.

Quand on aime, on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce désir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie; mais ils ont un empressement plus vrai, plus tendre, & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs, & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raison d'y résister! Pour aupres d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé; mais surement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste & plus respectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ses recherches, & c'est toujours à ce qui les lui rappelle qu'il marque le plus d'attention.

Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la Nature, & même sur le bon ordre de la Société; mais les premiers seront toujours préférés aux autres, & il respectera davantage un Particulier plus vieux que lui, qu'un Magistrat de son âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des Sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par

un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir vivre d'un jeune fat qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les Sages, & coupe la parole aux Anciens : il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit, de ſon ſiecle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſſe ma vieilleſſe à reſpecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manieres, ni ſon maintien; il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable ; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enſeigne de la richeſſe ne ſouillera ſon ajuſtement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'eſt qu'un effet de ſa premiere éducation. On nous fait un grand myſtere de l'uſage du monde, comme ſi, dans l'âge où l'on prend cet uſage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme ſi ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ſes premieres loix. La véritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveillance aux hommes : elle ſe montre ſans peine quand on en a ; c'eſt pour celui qui n'en a pas, qu'on eſt forcé de réduire en art ſes apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le Citoyen, nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon; au lieu d'être faux, pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs. (23)

Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Emile ne sera point comme tout le monde; & Dieu le préserve de l'être jamais! Mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux ni ridicule, la différence sera sensible, sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable Etranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant: *il se formera*. Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant: *il est fait ainsi*.

Il ne sera point fêté comme un homme aimable,

---

(23) Considération sur les mœurs de ce siecle, par M. Duclos, p. 65.

mais on l'aimera sans savoir pourquoi ; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit ; le sien sera nèt & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires, & vraiment utiles aux hommes, ont été les premieres connues, qu'elles sont de tout temps les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans, qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au Genre humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche guere, il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée, n'étant pas tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent, il ne veut ni s'égarer ni briller. Emile est un homme de bon sens, & ne veut pas être autre chose : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le désir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course, il voudra être le plus léger ; à la lutte, le plus fort ; au travail, le plus habile ; aux jeux d'adresse, le plus adroit : mais il recherchera peu les avantages

qui ne ſont pas clairs par eux-mêmes , & qui ont beſoin d'être conſtatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'eſprit qu'un autre, de parler mieux , d'être plus ſavant , &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la perſonne , comme d'être d'une plus grande naiſſance, d'être eſtimé plus riche, plus en crédit, plus conſidéré , d'en impoſer par un plus grand faſte.

Aimant les hommes, parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon ; & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractere , il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien, je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur ; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde, comme il les étudioit ci devant par leurs paſſions dans l'Hiſtoire, il aura ſouvent lieu de réfléchir ſur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philoſophant ſur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare : le goût n'eſt que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de là , vous ne ſavez plus ce que c'eſt que le goût. Il ne s'enſuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres : car, bien

que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous ; & bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût, de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins ; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble, si arbitraires, les pures décisions du goût ; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexplicables ; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation (24) ; ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des regles locales qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution : qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractere, & que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

---

(24) Cela est prouvé dans un essai sur le *Principe de la Mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes Ecrits.

Le goût est naturel à tous les hommes : mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même degré, & dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir, dépend de la sensibilité qu'on a reçue ; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premiérement, il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons : secondement, il faut des sociétés d'amusement & d'oisiveté ; car dans celles d'affaires on a pour regle, non le plaisir, mais l'intérêt : en troisieme lieu, il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion soit moderée, & où regne la volupté plus que la vanité ; car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas, il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les temps, faites que chaque homme ait son propre sentiment ; & ce qui est le plus agréable en soi, aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût sont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons, que nous tirons nos modeles ; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches ; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leur richesse, & les autres pour en profiter, cherchent à l'envi de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voila comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme, sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette Société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le désir de plaire, le goût doit dégénérer, & c'est-là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles, pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens ; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, & jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres, & à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les Auteurs qui consultent les Savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés : les galans qui les consultent sur leur parure sont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occasion de parler des vrais talens de ce sexe, de la maniere de les cultiver, & des choses sur lesquelles ses decisions doivent alors être écoutées.

Voilà les considérations élémentaires que je poserai pour principes en raisonnant avec mon Emile, sur une matiere qui ne lui est rien moins qu'indifférente dans la circonstance où il se trouve, & dans la recherche dont il est occupé ; & à qui doit-elle être indifférente ? La connoissance de ce qui peut être agréable ou désagréable aux hommes n'est pas seulement nécessaire à celui qui a besoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile : il importe même de leur plaire pour les servir ; & l'art d'écrire n'est rien moins qu'une étude oiseuse, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon Disciple, j'avois à choisir entre les Pays où cette culture est encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je suivrois l'ordre rétrograde, je commencerois sa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raison de ce choix est que le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicatesse mene à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient ; cette subtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la Philosophie & les lumieres s'étendent ; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guere être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens, peu accoutumés aux Sociétés nombreuses, y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas peut-être à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette capitale que le bon goût se

cultive, & il paroît peu de Livres estimés dans l'Europe, dont l'Auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les Livres qui s'y font, se trompent ; on apprend beaucoup plus dans la conversation des Auteurs que dans leurs Livres ; & les Auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des Sociétés qui développe une tête pensante, & qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris : bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût regne ; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il est bien difficile que cela n'arrive, quand on reste avec eux trop long-temps. Il faut perfectionner par leurs soins l'instrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile jusqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact assez fin pour sentir & comparer les divers goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le ramenerai à fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le temps de la lecture & des Livres agréables : voici le temps de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les Langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si im-

portant qu'on croit ; mais l'étude des Langues mene à celle de la Grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre pour entendre les regles de l'Art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simplicité de goût qui va au cœur, & qui ne se trouve que dans les Ecrits des Anciens. Dans l'Eloquence, dans la Poésie, dans toute espece de Litterature, il les retrouvera comme dans l'Histoire, abondans en choses, & sobres à juger. Nos Auteurs au contraire disent peu, & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens, & jusque sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges : sur ceux des Anciens on lisoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne ; car rien n'est si commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale :

J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour,
& maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis ? Notre style lapidaire, avec son enflure, n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au na-

turel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon, honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille; *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié*. Voilà tout; mais considérez dans cet éloge si court & si simple, de quoi l'Auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant!

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles:

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.

On voit bien que ce n'est pas l'Académie des Inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé si mon Eleve, qui donne si peu de prix aux paroles, ne porte sa premiere attention sur ces différences, & si elles n'influent sur le choix de ses lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démosthene, il dira c'est un Orateur; mais en lisant Cicéron, il dira c'est un Avocat.

En général, Emile prendra plus de goût pour les Livres des Anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les premiers, les Anciens sont les plus près de la Nature, & que leur génie est plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire la Motte & l'Abbé Terrasson, il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les esprits partent toujours du même point, & que le temps qu'on emploie à savoir ce que d'autres ont pensé, étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumieres acquises, & moins de

de vigueur d'esprit. Nos esprits sont, comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle disoit que toute cette dispute sur les Anciens & les Modernes se réduisoit à savoir si les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'Agriculture avoit changé, cette question ne seroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainsi fait remonter aux sources de la pure Littérature, je lui en montre aussi les égoûts dans les réservoirs des modernes Compilateurs, Journaux, Traductions, Dictionnaires; il jette un coup d'œil sur tout cela, puis le laisse pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des Académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les composent, vaut toujours mieux seul qu'avec le Corps: là-dessus il tirera de lui-même, la conséquence de l'utilité de tous ces beaux établissemens.

Je le mene aux Spectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'est là sur-tout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laissez les Préceptes & la Morale, lui dirois-je; ce n'est pas ici qu il faut les apprendre. Le théâtre n'est pas fait pour la vérité, il est fait pour flatter, pour amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire, & d'intéresser le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la Poésie: elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle; avec quel plaisir il cultivera les Langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte, & n'en profiteront que mieux; elles lui seront délicieuses dans un âge, &

des circonſtances où le cœur s'intéreſſe avec tant de charmes à tous les genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un Poliſſon de College, liſant le quatrieme Livre de l'Eneïde, ou Tibulle, ou le banquet de Platon ; quelle différence ! Combien le cœur de l'un eſt remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme ! Arrête, ſuſpends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langage de l'amour te plaiſe, mais non pas qu'il t'egare, ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il reuſſiſſe ou non dans les Langues mortes, dans les Belles-Lettres, dans la Poéſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins, s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt de fixer ſes affections & ſes goûts, d'empêcher que ſes appétits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe, les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de ſe connoître en petites choſes, & cela eſt très-vrai : mais puiſque c'eſt d'un tiſſu de petites choſes que dépend l'agrément de la vie, de tels ſoins ne ſont rien moins qu'indifférens ; c'eſt par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne diſpoſition de l'ame, mais ſeulement ce qui eſt de ſenſualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Emile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de regle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature, & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave, en entrant dans le Régiment de Navarre. Ce n'est pas seulement dans le Militaire que l'on prend l'esprit du corps, & ce n'est pas toujours en bien que ces effets se font sentir. J'ai pensé cent fois avec effroi, que si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pense en certain Pays, demain je serois presque inévitablement tyran, concussionnaire, destructeur du Peuple, nuisible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espece de vertu.

De même, si j'etois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serois donc insolent & bas, sensible & délicat pour moi seul, impitoyable & dur pour tout le monde, spectateur dédaigneux des miseres de la canaille; car je ne donnerois plus d'autres noms aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. Enfin je ferois de ma fortune, l'instrument de mes plaisirs, dont je serois uniquement occupé; & jusque-là, je serois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'est que je serois sensuel & voluptueux, plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. J'aurois même quelque honte d'étaler

trop ma richesse, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille; *Voilà un fripon qui a grand'peur de n'être pas connu pour tel !*

De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier : pour cela, le premier usage de ma richesse, seroit d'en acheter du loisir & la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achete qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, sans la santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois tempérant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la Nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle, bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modele ; dans mes appétits, je lui donnerois la preférence ; dans mes goûts, je la consulterois toujours ; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les falsifications de la fraude, j'irois au devant du plaisir. Ma sotte & grossiere gourmandise n'enrichiroit point un Maitre d'Hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poison pour du poisson ; ma table ne seroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour satisfaire ma sensualité, puisqu'alors cette peine est un plaisir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Api-

cius, plutôt l'y chercher que de l'en faire venir : car les mets les plus exquis manquent toujours d'un assaisonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun Cuisinier ne leur donne, l'air du climat qui les a produits

Par la même raison, je n'imiterois pas ceux qui ne se trouvant bien qu'où ils ne sont point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les saisons, qui, cherchant l'Eté en Hiver, & l'Hiver en Eté, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord : sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons, ils la trouvent dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place, ou je prendrois tout le contrepied : je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisirs & d'habitudes qui ne se ressembleroient point, & qui seroient toujours dans la Nature : j'irois passer l'Eté à Naples, & l'Hiver à Petesbourg ; tantôt respirant un doux zéphir, à demi couché, dans les fraîches grottes de Tarente ; tant dans l'illumination d'un Palais de glace, hors d'haleine, & fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter, par des ornemens très-simples, la variété des saisons, & tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainsi l'ordre de la Nature, à lui arracher des productions involontaires, qu'elle donne à regret dans sa malédiction, & qui n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'esto-

mac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ses fournaux & ses serres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table toute l'annee, que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gèle, & des melons ambrés au cœur de l'Hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraichi ? Dans les ardeurs de la canicule le lourd marron me seroit-il fort agréable ? Le préférerois-je sortant de la poêle, à la groseille, à la fraise, & aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins ? Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & sans odeur, c'est moins parer l'Hiver que déparer le Printemps : c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore !

Pour être bien servi j'aurois peu de domestiques ; cela a déjà été dit, & cela est bon à redire encore. Un Bourgeois tire plus de vrais services de son seul laquais, qu'un Duc de dix Messieurs qui l'entourent. J'ai pensé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'instant qu'il me plaît ; au lieu que si j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétassent à boire avant que je pusse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi pour choisir plus surement, & payer moins chérement ; j'irois pour faire un exer-

cice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela instruit: enfin j'irois pour aller; c'est toujours quelque chose: l'ennui commence par la vie trop sédentaire; quand on va beaucoup on s'ennuie peu. Ce sont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse, comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes sont toujours prêts; s'ils sont fatigués ou malades, il le sait avant tout autre; & il n'a pas peur de garder le logis sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon temps: en chemin, mille embarras ne le font point sécher d'impatience, ni rester en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre, & plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un Palais pour demeure, car dans ce Palais je n'habiterois qu'une chambre: toute piece commune n'est à personne, & la chambre de chacun de mes gens me seroit aussi étrangere que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours: mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu, seroit me bannir de tous les autres, &

m'emprisonner, pour ainsi dire, dans mon Palais. C'est un assez beau Palais que le monde ; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir ? *Ubi benè, ibi Patria* ; c'est-là sa devise : ses Lares sont les lieux où l'argent peut tout ; son Pays est par-tout où peut passer son coffre fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs & par des portes, comme pour n'en sortir jamais ? Une épidémie, une guerre, une révolte me chasse-t-elle d'un lieu ? Je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le soin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'Univers ? Pourquoi, si pressé de vivre, m'apprêter de si loin des jouissances que je puis trouver dès aujourd'hui. L'on ne sauroit se faire un sort agréable, en se mettant sans cesse en contradiction avec soi. C'est ainsi que Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entasser les plaisirs, comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me sert un logement si vaste, ayant si peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir ? Mes meubles seroient simples comme mes goûts ; je n'aurois ni galerie ni bibliotheque, surtout si j'aimois la lecture, & que je me connusse en tableaux. Je saurois alors que de telles collections ne sont jamais complettes, & que le defaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la misere ; il n'y a pas un faiseur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît, on n'en doit point faire : on n'a guere un cabinet à montrer aux autres, quand on sait s'en servir pour soi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré ; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du temps à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche, je jouerois moins encore, & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontens, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu, lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes ; & comme la forme des jeux modérés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général, ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques de toute eſpece ſont contre ſoi. Celui qui nourrit ſa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans, & ces préférences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un eſprit & dans un cœur vuide ; & il me ſemble que j'aurois aſſez de ſentiment & de connoiſſances pour me paſſer d'un tel ſupplément. On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu qui ſuſpend cette habitude, ou la tourne ſur d'arides combinaiſons ; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide : on aimera mieux s'exercer a prouver l'utilité du jeu, que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaiſir à me

moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je serois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par-tout de l'aisance, & ne fit jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs, je parusse à ma place, & qu'on ne me distinguât dans aucun; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la guinguette, & bonne compagnie au Palais Royal. Par là, plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, & ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois donc passer ma journée ailleurs: mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme & non comme Riche; je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits: mais je voudrois avoir autour de moi une société, & non une Cour, des amis, & non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance, & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir & l'amitié feroient seuls la loi.

On n'achete, ni son ami, ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent ; mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paie, ne peut être long-temps aimé. Bientôt il paiera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent ; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle & misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse, sans empoisonner l'amour ; c'est de lui tout donner, & d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui disoit, je possede Laïs sans qu'elle me possede, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien ; c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un Muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh, si l'on pouvoit développer assez les inconséquences du vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence ; de se faire une victime d'un jeune objet

qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miseres dont il ne sortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, sottise, erreur, & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la Nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens; on craint peu l'expérience de sa maîtresse; dans une juste confiance on lui dit, tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans aucune espece d'honnêteté, incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîtesse sur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté; c'est incontestablement là le motif secret de cette fantaisie : mais il se trompe; l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la Nature, que n'en sont les désirs qu'il voudroit exciter : il se trompe aussi dans sa folle attente; cette même nature a soin de revendiquer ses droits; toute fille qui se vend s'est déjà donnée, & s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il

achete donc un plaisir imaginaire, & n'en est pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni mœurs, ni vertus, il me restera du moins quelque goût, quelque sens, quelque délicatesse, & cela me garantira d'user ma fortune en dupe à courir après des chimeres, d'épuiser ma bourse & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaisirs de la jeunesse, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je restois tel que je suis, ce seroit autre chose : je me bornerois prudemment aux plaisirs de mon âge; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon supplice. Je n'irois point offrir ma barbe grise aux dedains railleurs des jeunes filles; je ne supporterois point de voir mes dégoutantes caresses leur faire soulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaisirs du vieux singe, de maniere à se venger de les avoir endurés. Que si des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens désirs en besoins, j'y satisferois peut être, mais avec honte, mais en rougissant de moi. J'ôterois la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, & m'en tiendrois-là; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte

encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons : il faut être soi dans tous les temps, & ne point lutter contre la Nature ; ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie guere, sa vie est active, si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares ; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau, c'est l'ennui : au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands frais, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les consume & les tue ; ils passent leur vie à le fuir & à en être atteints, ils sont accablés de son poids insupportable : les femmes sur-tout qui ne savent plus s'occuper, ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs : il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, & enfin la vie. Pour moi, je ne connois point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passés créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est

perdu pour tout le monde, on ne l'a, ni pour eux, ni pour soi. (25) Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées : celui qui sait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier ; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit ; car il est tout entier à chaque heure & à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là, dans chaque situation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'Agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une Ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contre-vents verds ; & quoiqu'une couverture de chaume soit

(25) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'Hiver les gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter : on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

en toute ſaiſon la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triſte ardoiſe, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gaie que le chaume; qu'on ne couvre pas autrement les maiſons dans mon Pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux temps de ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc, un joli verger ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne ſeroient ni comptés, ni cueillis par mon Jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des eſpaliers ſuperbes, auxquels à peine on oſât toucher. Or, cette petite prodigalité ſeroit peu coûteuſe, parce que j'aurois choiſi mon aſyle dans quelque Province éloignée, où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir, & s'y connoiſſant; de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuils, & ſe prêter aux jeux champêtres; prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la Ville ſeroient oubliés, & devenus Villageois au Village; nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſemens divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins, où l'abondance plairoit

plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, & les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du Soleil. Le service n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance, la salle à manger seroit par-tout dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre ; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante & fraîche, sous des touffes d'aunes & de coudrier ; une longue procession de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du festin ; on auroit le gazon pour table & pour chaise ; les bords de la fontaine serviroient de buffet, & le dessert pendroit aux arbres. Les mêts seroient servis sans ordre, l'appétit dispenseroit des façons, chacun se préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale & modérée, naîtroit sans grossiéreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long diné. Nous serions nos valets pour être nos maîtres, chacun seroit servi par tous ; le temps passeroit sans le compter, le repas seroit le repos, & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il passoit près de nous quelque Paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement sa misere ; & moi j'aurois aussi le plaisir de

me sentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en secret : je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les Habitans du lieu, j'y serois des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du Ciel que ceux des Villes se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, & j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise & le vrai plaisir. Je souperois gaiement au bout de leur longue table; j'y ferois chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, & je danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on : mais la chasse; est-ce être en campagne que de n'y pas chasser ? J'entends; je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me suppose riche, il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, sur-tout de l'encens & de l'eau benite.

Fort bien; mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs droits, & désireux d'usurper ceux des autres : nos gardes se chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins; cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs feves par mes sangliers; chacun n'osant

tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ : après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder, ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes : avec tout ce tintamarre ils troubleront mon ſommeil ; je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guere ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'eſt pas tout : l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des priſons, des geoliers, des archers, des galeres, tout cela me paroît aſſez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront aſſiéger ma porte, & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chaſſe, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fourragé la récolte, viendront ſe plaindre de leur côté ; les uns ſeront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triſte alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de miſere, je n'entendrai que gémiſſemens ; cela doit troubler beaucoup, ce me ſemble, le plaiſir de maſſacrer à ſon aiſe des foules de perdrix & de lievres preſque ſous ſes pieds.

Voulez-vous dégager les plaiſirs de leurs peines ? Otez-en l'excluſion ; plus vous les laiſſerez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je

viens de dire ; mais ſans changer de goûts, je ſuivrai celui que je me ſuppoſe, à moindres frais. J'établirai mon ſéjour champêtre dans un Pays où la chaſſe ſoit libre à tout le monde, & où j'en puiſſe avoir l'amuſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare ; mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher, & de plaiſir à l'atteindre. Je me ſouviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je ſoutiens que ſeul avec ſon chien, chargé de ſon fuſil, de ſon carnier, de ſon fourniment, de ſa petite proie, il revenoit le ſoir, rendu de fatigue, & déchiré des ronces, plus content de ſa journée, que tous vos chaſſeurs de ruelle, qui, ſur un bon cheval, ſuivis de vingt fuſils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, ſans art, ſans gloire, & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt donc pas moindre, & l'inconvénient eſt ôté, quand on n'a, ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miſérable à tourmenter. Voilà donc une ſolide raiſon de préférence. Quoi qu'on faſſe, on ne tourmente point ſans fin les hommes, qu'on n'en reçoive auſſi quelque mal-aiſe ; & les longues malédictions du Peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir. Les vrais amuſemens ſont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triſte clôture, je n'ai fait à grands frais que

m'ôter le plaisir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas ; il est forcé de se fuir toujours. Pour moi je ferai là-dessus, dans ma richesse, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres, que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage ; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'usurpe sur les Princes mêmes ; je m'accommode sans distinction de tous les terrains ouverts qui me plaisent ; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, & m'en voila le maître ; dès-lors je m'y promene impunément : j'y reviens souvent pour maintenir la possession ; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher ; & l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de son terrain. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe ; je prends mon parc sur mes épaules, & je vais le poser ailleurs ; les emplacemens ne manquent pas aux environs ; & j'aurai long-temps à piller mes voisins avant de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables ; voilà dans quel esprit on jouit : tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera sans doute, que de tels amuse-

mens sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous, & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse; il lui suffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la santé, & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence; car pour le plaisir elle n'est bonne à rien. Emile ne saura pas tout cela mieux que moi; mais ayant le cœur plus pur & plus sain, il le sentira mieux encore, & toutes ses observations dans le monde, ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le temps, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vite, & nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas. (26)

Enfin le moment presse; il est temps de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en fasse une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoisse trop tard son erreur. Adieu donc Paris, Ville

(26) *Mulierem fortem quis inveniet? Procul, & de ultimis finibus pretium ejus*, PROV. XXXJ. 10.

célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris : nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne serons jamais assez loin de toi.

Fin du Tome troisieme.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce troisieme Tome.

n. désigne les notes.

Aurelius

Fin de la Table du Tome troisieme.



